

5
SIGISMOND,

OU

LES RIVAUX ILLUSTRES,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A SPECTACLE,

Par **MM. HUBERT** et ***;

**Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu
Comique, le 6 Octobre, 1820.**

~~~~~  
**PRIX : 75 cent.**  
~~~~~

PARIS,

**Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre,
Boulevard St.-Martin, n°. 18.**

1820.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

SIGISMOND , roi de Bourgogne.....	M. Frénoy.
SIGERIC , son fils	M. Gobert.
CLODOVIR , ministre de Sigismond.....	M. Gabriel.
THÉOBALD , ami de Sigeric	M. Christman.
LOTHAIRE , connétable du palais.....	M. Caron.
UN OFFICIER	M. Gilbert.
THÉODORA , princesse alliée à la famille de Sigismond	Mlle. Lesvesque.
MATHULDE , fille du Roi de Paris, promise à Sigismond.....	Mlle Caroline.
Grands de la cour.	
Dames de la suite de Mathilde.	
Officiers de la couronne.	
Gardes.	
Peuple.	

L'action se passe vers l'an 520, de l'ère chrétienne. La scène, au 1^{er} acte, est dans un château de plaisance de Sigismond ; aux 2^e. et 3^e. à Nismes.

« A cette époque le royaume de Bourgogne, réuni à la France, » par les fils de Clovis, comprenait le duché de Bourgogne, la » Franche-Comté, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la » Suisse et la Savoie. »

(*Histoire de France d'Anquetil, tom. 1^{er}. pag. 288.*)

SIGISMOND,

Mélodrame en trois Actes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin orné de vases et de statues antiques; on y remarque un trône et des sièges préparés pour une fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGERIC, THEOBALD.

SIGERIC.

Te voilà donc enfin, mon cher Théobald! toi, le modèle des guerriers, le meilleur des amis! après un an de séparation, quel motif te ramène à la cour du Roi de Bourgogne?

THEOBALD.

Cher prince! combien je suis touché des marques honorables de votre affection! les grands n'en sont point avares envers les hommes dont les services leur sont utiles; mais Sigeric, l'unique héritier du trône, ne sut jamais déguiser sa pensée devant moi; et, quand il m'appelle son ami, ce n'est point un vain mot qui sort de sa bouche, c'est un sentiment noble et pur que son cœur se plaît à m'exprimer.

SIGERIC.

Viens-tu te fixer à la cour de mon père? viens-tu lui demander un emploi digne de ta valeur? Déjà ton courage lui fut utile; il doit savoir que ta naissance, illustrée encore par une vertu sans tache, te permet de prétendre à tous les honneurs.

THEOBALD.

Les remparts de cette ville, et ce château, dernier monument de la grandeur des Romains, ne m'auraient point revu, si je n'avais été sûr d'y rencontrer mon ami... Mais dites-moi, mon cher Sigeric, je viens de faire une remarque qui m'afflige. Tout-à-l'heure, en présentant mes hommages à votre père, ainsi qu'à la princesse Mathilde, sa future épouse, j'ai cru jeter de l'intérêt sur ce court entretien en lui parlant de vous. A l'instant un sentiment pénible s'est répandu sur les traits de votre père.

SIGERIC.

Ah! mon ami!

THEOBALD.

Vous vous troublez!

SIGERIC.

Tu sais que Sigismond n'a jamais eu pour moi la tendresse d'un père. Élevé loin de ses yeux, et pour ainsi dire étranger à sa cour, il a constamment reçu les expressions de mon amour avec une froideur dont la cause me fut toujours inconnue. Mais, depuis quelques jours, ce principe de prévention semble avoir acquis de nouvelles forces dans son âme; et je craignais bien en avoir deviné le motif.

THÉOBALD.

Daignerez-vous m'en instruire?

SIGERIC.

Un secret épouvantable me pèse et m'accable. Je vais le dévoiler à tes yeux; je vais mériter tes reproches, et m'exposer à perdre ton estime.

THÉOBALD.

Vous, prince!

SIGERIC.

Mon père épouse Mathilde. Déjà le ministre des autels a proclamé leur union prochaine. Demain une barrière éternelle va s'élever entre la princesse et moi... Je le sais; tout n'en donne la triste certitude...

THÉOBALD.

Eh bien?

SIGERIC.

Apprends que je l'adore!

THÉOBALD.

Grand Dieu!... Eh! comment cet amour a-t-il pu naître dans votre cœur?... Mathilde, à peine arrivée dans ces lieux...

SIGERIC.

Écoute. Le roi de Paris, le présomptueux Childebert fut à mon père une guerre injuste et sanglante. Fort de ses droits, Sigismond défendit sa cause avec courage; il força son agresseur à lui demander la paix, et Mathilde fut le gage du traité solennel qui devait réconcilier les deux souverains. Je fus chargé d'aller avec Clodovir, comte du palais, et la princesse Théodora, recevoir à la cour du roi de Paris, la nouvelle épouse de mon père. Là, je vis Mathilde!... et je ne pus résister au pouvoir de ses charmes!

THÉOBALD.

S'est-elle aperçu de cette passion funeste?

SIGERIC.

Victime obéissante, elle venait présenter à Sigismond une main que l'amour ne lui avait pas destinée. Sa mélancolie m'affligea. Je surpris plusieurs fois des larmes dans ses yeux; à cette vue, mon intérêt pour elle redoubla. Déjà, captivé par ses charmes, je me sentis subjugué par sa douleur! il n'est rien alors que mon esprit n'imaginât pour la distraire des ennuis du voyage; et à chaque fête que mon amour lui préparait dans les lieux où elle s'éjournaît, je crus démêler dans ses regards un sentiment plus tendre, plus affectueux que celui d'une froide estime. Hélas! elle était sans expérience. Son cœur ne tarda pas à la trahir; le mien s'évira de plus en

plus ; et avant d'arriver dans ce palais, où mon père devait se rendre avec toute sa cour, pour la recevoir en souveraine, tout semblait m'assurer que j'étais aimé de Mathilde, quoique le mot d'amour ne fût pas encore sorti de sa bouche.

THÉOBALD.

Malheureux prince !.. qu'avez-vous fait ?

SIGERIC.

Ah ! ce n'est pas là ma seule imprudence !... Arrivé dans ces lieux où j'avais ordre de laisser Mathilde pour aller rendre compte à mon père des détails de mon ambassade, je vis avec effroi approcher l'instant de notre séparation. Hélas ! j'en sentais la nécessité, mais comment m'y résoudre ? abandonner celle que j'aime quand je sais qu'elle va passer dans les bras d'un rival ! et que ce rival est mon père ! ah ! mon ami, peux-tu te faire une idée de mon supplice ? Je m'y décidai cependant.. je partis !... mais avant de quitter Mathilde, je déposai parmi les riches ornemens qui devaient parer sa tête, et que Sigismond venait de lui envoyer mon portrait renfermé dans un médaillon également dépositaire d'une lettre où je lui développais mon âme toute entière.

THÉOBALD.

Votre portrait !.. quel inconcevable délire vous a donc égaré ?

SIGERIC.

Voilà ce qui me désespère !.. je ne sais si mon père est prévenu du penchant qui m'entraîne, ou si je suis effrayé moi-même par le remords d'une conduite coupable ; mais depuis hier, l'accueil de Sigismond est encore plus sévère que de coutume. Toutes les fois que je me trouve avec lui et Mathilde, il me semble qu'il m'observe avec l'attention d'un juge qui interroge les regards d'un coupable. S'il quitte sa jeune épouse, je ne peux rester auprès d'elle sans me voir aussitôt environné d'une foule de courtisans, dont la contenance hypocrite et embarrassée annonce plutôt des délateurs apostés pour épier mes démarches, que des hommes attirés près de moi par le respect qu'ils me doivent.

THÉOBALD.

N'en doutez pas : Sigismond est instruit, et vous avez tout à craindre de ce prince inflexible ; peut-être est-il encore un moyen de parer au danger qui vous menace.

SIGERIC.

Quel est-il ?

THÉOBALD.

C'est de confier ce secret à la princesse Théodora, et de lui demander son appui pour calmer le courroux de votre père, si vous êtes accusé d'un amour malheureusement trop coupable.

SIGERIC.

Théodora !

THÉOBALD.

Pourquoi cette défiance ? Princesse alliée à votre famille par un hymen illustre, Théodora a dit-on conservé beaucoup d'ascendant sur l'esprit de votre père et son crédit peut vous être utile.

SIGERIC.

Sans doute elle dirige à son gré l'esprit de son souverain, et ton ami pourrait peut-être implorer son assistance, toute humiliante qu'elle soit pour lui ! Mais quel usage a-t-elle fait de son pouvoir ? qui a-t-elle protégé ? Ce comte du palais, qui s'est déclaré le plus implacable de mes ennemis : ce ministre ambitieux, plus cruel encore que son maître ; ce Clodovis enfin, dont les perfides conseils ont trop souvent entraîné mon père à des mesures que l'humanité réproouve !... quelle confiance puis-je avoir dans une femme qui n'a pas rougi de placer la sienne dans un pareil monstre, et de l'élever par sa politique aux plus hautes dignités de l'État ?

THÉOBALD.

Hélas ! vos ennemis sont d'autant plus puissans, que votre père tient le premier rang parmi-eux. Je ne vois plus qu'un refuge contre vous-même, et contre l'orage qui vous menace. C'est le seul qui vous reste, il est digne de vous, et la fortune semble vous le présenter comme une sauve-garde contre ses propres vicissitudes.

SIGERIC.

Parle ; j'ai besoin, plus que jamais des conseils de mon ami.

THÉOBALD.

L'Helvétie est révoltée ; l'armée, campée dans les plaines de Nismes, va se diriger contre les cantons rebelles.

SIGERIC.

C'est le vaillant connétable du palais, l'incorruptible Lothaire, qui la commande.

THÉOBALD.

Demandez à Sigismond la faveur d'accompagner ce grand homme dans cette expédition. Allez signaler votre vaillance contre les perturbateurs de l'état ; allez vaincre les ennemis de votre souverain : et la tête parée de la couronne triomphale, revenez déposer à ses pieds les tributs de votre gloire, qui deviendront alors les gages de votre respect. Est-il un père qui ne pardonne un moment d'erreur, à un fils qui sait réparer ses torts avec tant de magnanimité !

SIGERIC.

O mon ami, quel avenir tu me présentes !

THÉOBALD.

Il doit plaire à votre âme.

SIGERIC.

Il sourit à ma vaillance.

THÉOBALD.

Un amour malheureux et coupable deviendra la source de votre gloire.

SIGERIC.

J'entends quelqu'un... grand Dieu !... c'est Mathilde !... elle est seule et se dirige vers nous !

THÉOBALD.

Croyez-moi prince, fuyez ses regards.

SIGERIC.

Si près d'elle, et la fuir, quand elle me cherche peut-être !...

Ah ! cet effort est au-dessus de ma puissance. Laisse-moi , Théobald et veille sur ton ami ! La voici ! . .

SCÈNE II.

SIGERIC, MATHILDE.

MATHILDE, *l'aperçoit en entrant.*

Sigeric ! *(Elle s'arrête incertaine.)*

SIGERIC, *l'amenant en scène.*

Ah ! Madame, quel bonheur inattendu . .

MATHILDE.

J'avais besoin de vous parler, Prince, et je bénis le hasard inespéré qui vous offre à ma rencontre.

SIGERIC.

Eh ! quoi, généreuse Mathilde, l'infortuné Sigeric aurait-il le bonheur de vous intéresser ?

(Il fait un mouvement comme pour se jeter à ses pieds.)

MATHILDE, *le retenant.*

Qu'allez-vous faire ? . . n'est-ce pas assez du danger auquel je m'expose, en vous écoutant sans témoin ? . . que dirait la calomnie, si on vous surprenait à mes pieds ?

SIGERIC.

Voilà donc le prix réservé à mon amour ! La contrainte, la douleur et le désespoir !

MATHILDE.

Gardez-vous de croire que j'aie vu naître avec indifférence le sentiment qui fait votre malheur . . Non, mon âme n'est pas moins sensible que la vôtre ; mais . . la situation où le sort nous a placés tous les deux . .

SIGERIC.

Qu'entends-je ?

MATHILDE.

Si l'excès de mon chagrin peut vous donner le courage de supporter le vôtre, je ne me repentirai point de vous avoir dit un secret que mon âme enfermait avec tant de peine, et que la crainte de rendre notre sort encore plus déplorable, a fait vingt fois expirer sur mes lèvres.

SIGERIC.

O Mathilde, que vous me faites souffrir !

MATHILDE.

Hélas ! on aime à se flatter dans son infortune. J'espérais, avant d'avoir vu Sigismond, que peut-être il ne trouverait pas en moi toutes les qualités qu'il desire dans une épouse ; qu'en comparant son âge avec le nôtre, qu'en interrogeant ma mélancolie avec l'impartialité d'un juge équitable, il se rendrait assez de justice pour renoncer, en votre faveur, à un hymen que la politique seule avait commandé . . Que sais-je enfin ? . . Comment vous rendre comptes

de toutes les illusions qui vinrent me bercer pendant le rêve qui a précédé l'apparition de votre père en ces lieux... Rêves chimériques ! illusions décevantes !.. Ce Prince impérieux affecte à mon égard toute la fierté d'un conquérant ; il pense que je suis assez heureuse de partager son trône, après qu'il fut le maître de renverser celui de mes ayeux. Je me suis convaincue que, si je disais un mot, je vous sacrifierais à sa jalousie ; et pour ne pas rallumer entre nos deux souverains une querelle qui fut déjà si funeste à ma famille, je me suis résignée à mon sort. Imitiez mon exemple, Prince. Sachez apprécier les pénibles efforts que je fais, pour vous soustraire à une perte inévitable... et ne les rendez pas inutiles par de nouvelles imprudences !

SIGERIC.

O réflexion accablante !

MATHILDE.

Jusqu'à ce moment, il m'a été impossible de vous rendre le portrait que j'ai trouvé parmi les présents que j'ai reçus de votre père, et qu'une irréflexion bien dangereuse vous avait fait y déposer. N'osant ni le porter sur moi, ni le confier à personne, veuillez m'indiquer une main sûre à qui je puisse le remettre.

SIGERIC.

Ainsi tout est perdu pour moi ! (*Avec crainte.*) En me rendant ce portrait, vous me remettrez, sans doute aussi ce billet par lequel je vous faisais connaître tout mon amour ?

MATHILDE, *surprise.*

Quel billet ?

SIGERIC.

Celui renfermé dans le médaillon, et contenant cet aveu que ma bouche n'osa jamais vous exprimer.

MATHILDE.

Je ne l'ai point vu, Prince ; et je me félicite du hasard qui l'a dérobé à mes yeux. Je connais l'étendue de mes devoirs, je ne m'abuse plus sur le sort qui m'attend ; et j'atteste le ciel que, si votre lettre fut tombée entre mes mains, j'aurais eu la force de ne point la lire.

SIGERIC.

Il faut donc renoncer à vous ?

MATHILDE.

Il y aurait de la démence à conserver un espoir qui ne peut plus se réaliser.

SIGERIC.

Vous n'avez point encore prononcé le serment fatal qui doit nous séparer à jamais !

MATHILDE.

La fête qui se prépare, la joie dont les accens retentissent autour de ce palais, tout annonce que demain le sacrifice sera consommé.

SIGERIC.

Avant ce moment terrible, il peut arriver bien des événements

MATHILDE.

Eh ! quoi, les bruits qui circulent dans le palais, auraient-ils quelque apparence de vérité ? On parle de révolte, de trahison ; on attribue les troubles de l'Helvétie à l'influence d'un grand personnage, dont on affecte de cacher le nom. Auriez-vous des intelligences criminelles avec les perturbateurs de l'état.

SIGERIC.

Moi ! Rassurez-vous, Mathilde : ce cœur n'a point abjuré la vertu... Non, je ne suis pas l'instigateur des troubles qui agitent l'Helvétie ; mais je suis las de me voir en butte à la haine de mon père, à la persécution d'un Clodovir... Que je lutte avec peine contre le génie qui m'entraîne sur l'abîme ! et que mes ennemis auraient peu d'efforts à faire, pour me rendre bientôt le plus criminel des hommes !

MATHILDE.

Quel discours !.. Ah ! Prince, je ne devine que trop les pensées qui vous agitent. Mais si mon estime est de quelque prix à vos yeux, j'ose encore espérer que vous repousserez loin de vous des idées si funestes. Souvenez-vous qu'il vaut mieux souffrir une injustice, que de s'en garantir par un crime.

SCENE III.

THÉOBALD, SIGERIC, MATHILDE.

THÉOBALD.

Prince, le roi sort du conseil : il vient de rentrer dans ses appartemens, et Clodovir s'avance vers ces lieux avec Théodora. *(Il retourne vers le fond avec inquiétude.)*

MATHILDE.

Clodovir !.. Prince, il faut prévoir toutes les chances du malheur ; envoyez-Moi Théobald, je lui remettrai le dépôt dangereux qui me cause de si vives inquiétudes.

THÉOBALD, *revenant.*

Séparez-vous... on approche!

SCENE IV.

THÉOBALD, SIGERIC, MATHILDE, CLODOVIR,
THEODORA.THEODORA, *entrant la première.*

Ils sont ensemble !.. et je ne l'avais pas pressenti!

CLODOVIS.

Vous ici, madame !.. et avec le Prince !

SIGERIC.

Pourquoi cet étonnement ? La Princesse n'est-elle pas maîtresse de ses actions et ses démarches sous elles soumises à l'approbation de Clodovir ?

Sigismond

B

THÉODORA.

Vous vous méprenez, Prince : Clodovir exprime une crainte, et ne se permet aucune pensée qui puisse offenser sa souveraine.

MATHILDE.

Au Roi seul je dois compte de ma conduite!

SIGÉRIC.

Il est des courtisans pour lesquels rien n'est sacré ; qui, trop fiers d'un crédit acheté par le déshonneur et payé par le mépris public, poursuivent insolemment la route qu'ils se sont tracée, sans apercevoir l'écueil qui les attend. Plusieurs m'ont pris pour but de leurs calomnies ; plusieurs forment une ligue pour me fermer l'accès du cœur de mon père : je les connais, je les observe ; et, s'ils ne changent promptement de conduite et de discours, je saurai les précipiter du faite où les a élevés leur politique astucieuse.

(*Il sort avec Théobaldo.*)

SCENE V.

CLODOVIR, THEODORA.

CLODOVIR, *le suivant des yeux, avec force, mais sans éclat.*

Nous verrons quel est celui de nous deux dont l'orgueil aura le plus à souffrir.

THÉODORA.

Plus d'irrésolution. Que les flambeaux d'hymen se changent pour Mathilde en torches funéraires.

CLODOVIR, *avec une intention perfide.*

Etes-vous bien décidée à la perdre ?

THÉODORA.

Plus que jamais.

CLODOVIR.

Est-ce bien l'intérêt seul de Sigismond qui vous touche et vous anime ?

THÉODORA.

Mes sentimens ne vous sont-ils pas connus ? Ne voyez-vous pas que Mathilde une fois placée sur un trône où je pouvais espérer de m'asseoir, mon crédit expire, que ma chute entraîne la vôtre et qu'après avoir fait tant de sacrifices pour nous maintenir en faveur auprès du souverain, nous rentrons dans la classe de ces courtisans obscurs dont la vue fatigue le prince et excite les sarcasmes de la multitude ?

CLODOVIR.

Périssent Mathilde, plutôt que de souffrir de tels outrages :

THEODORA.

Pourquoi donc cette espèce de défiance que vous affectiez à l'instant ?

CLODOVIR.

Je voulais m'assurer de votre persévérance dans cette résolution.

THÉODORA.

Que la preuve vous en fallait-il de plus, que ma constance à vous servir. Si vous êtes parvenu au rang que vous occupez, n'est-ce pas moi qui vous en ai frayé la route. Si, jusqu'à ce jour, vous avez conservé cette haute faveur, malgré les intrigues et les discours des envieux, n'est-ce pas mon ascendant sur l'esprit du Roi qui vous a soutenu. Après toutes les preuves de dévouement que je vous ai données, vous est-il permis de douter de ma fermeté dans une résolution qui nous intéresse tous les deux.

CLODOVIR.

Je me rends, Madame, à des paroles si positives : je n'ai plus qu'un objet-on à vous faire. Il est difficile de perdre Mathilde, sans compromettre Ségéric. Si, dans un de ses momens de dissimulation profonde, qui rend Sigismond si redoutable à ceux qu'il regarde comme ses ennemis, il enveloppait son fils dans l'arrêt de proscription que nous allons provoquer contre Mathilde, de quel œil verriez-vous périr ce prince ?

THÉODORE, avec effroi.

Que dites-vous.

CLODOVIR.

Je vous parle contre toutes les probabilités, car il n'est pas dans la nature qu'un père soit le bourreau de son propre sang.

THÉODORA.

Oh ! non ; un tel père serait un monstre ! et, tout cruel qu'il est, Sigismond n'a rien fait encore qui puisse nous donner cette inquiétude.

CLODOVIR.

J'ai dû vous mettre sous les yeux toutes les chances de cette entreprise. De l'accord de nos sentimens, naîtra l'accord de nos mesures et le succès de nos tentatives.

THÉODORA.

Je n'ai pour le jeune Prince, que cet attachement de convenance et d'habitude que sa naissance inspire. J'aimerais mieux le voir dans une situation plus convenable au rang où la fortune l'a placé, que de le savoir en butte à l'inimitié de son père. Là se borne tout l'intérêt que vous devez me supposer pour lui.

CLODOVIR.

Cependant, admettons que Sigismond soit capable de le sacrifier à sa jalousie. . . (*mouvement de Théodora.*) Auriez-vous assez de force pour ne pas me reprocher un jour le zèle que j'aurais mis à servir votre haine contre Mathilde ?

THÉODORA.

La supposition n'est pas admissible. Il l'exilera peut-être, le bannira pour un tems de sa présence ; mais se baigner dans son sang ! . . . Ah ! chassons cette image ! . . . elle est si loin de la nature, qu'elle ne peut entrer dans ma pensée, et que je m'en gage, sans hésiter, à garder le plus profond silence sur la participation qu'on oserait vous imputer dans cette intrigue.

CLODOVIR.

Vous me rendez tout mon courage.

(On entend dans l'éloignement le bruit des fanfares.)

THÉODORA.

J'entends le bruit des fanfares, précurseurs de la fête. Le cortège va sortir du palais : je vais m'y rendre. Agissez avec votre prudence ordinaire. Je crois avoir un moyen infailible de faire triompher notre cause. C'est un coup de foudre que je prépare : si je parviens à la diriger au gré de mes desirs, Mathilde ne peut échapper à son sort.

(Elle sort.)

SCENE VI.

CLODOVIR, *seul.*

Aveuglée par l'ambition, tu n'en veux qu'à Mathilde; et moi je ne poursuis que Sigéric. Tu crois, ou tu feins de croire que son père est incapable de prononcer l'arrêt de sa mort; j'ai trop d'intérêt à te laisser dans cette erreur, vraie ou simulée, pour la combattre. Je t'aiderai à sacrifier Mathilde; tu me serviras à immoler Sigéric!.. Cachons lui bien l'abîme ouvert sous ses pas, et qu'elle ne s'aperçoive de sa profondeur, que quand il ne lui sera plus possible de reculer.

SCENE VII.

Marche brillante, groupes animés de danseurs et danseuses

Pages, Officiers du palais, SIGISMOND, donne la main à MATHILDE, THEODORA, CLODOVIR, dames du palais, Seigneurs de la cour, Gardes.

SIGISMOND, à Mathilde.

Prenez place, madame. Ce jour, anniversaire de votre naissance, est doublement heureux pour moi, puisqu'il précède celui qui doit nous unir. Je ne vois point mon fils!.. Théodora, pourquoi n'est-il point présent à cette fête?

THEODORA, avec une intention perfide.

Sire, la princesse pourrait sans doute vous en dire la cause : car, tout-à-l'heure, il était avec elle dans ces jardins.

SIGISMOND, à part.

Mathilde avec Sigéric! *(haut)* Qu'on le cherche, et qu'il se rende auprès de moi. *(On voit sortir un officier.)*

THEODORA.

Le premier coup est porté!

SIGISMOND.

Commencez vos jeux.

(BALLET. — après le dernier tableau du ballet, la musique indique une entrée. l'Officier qui était sorti reparait.)

SCENE VIII.

Les Précédens, un OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire on assure qu'il s'est rendu à Nismes, où son devoir lui prescrivait de vous précéder.

SIGISMOND..

Qu'on nous laisse.

(Tou le corps du ballet se retire.)

SCENE XI.

SIGISMOND, MATHILDE, THEODORA, CLODOVIR.

Dames et seigneurs de cour, dans le fond.

SIGISMOND, avec intention.

Vous ne savez pas, MATHILDE, quel motif a empêché mon fils d'assister à cette fête ?

MATHILDE.

Non, sire.

SIGISMOND.

Cependant, s'il faut en croire Théodora, tout-à-l'heure. il s'entretenait avec vous.

MATHILDE, avec une fermeté modeste..

Il me témoignait un grand attachement pour son père, et le profond chagrin qu'il éprouvait de se voir éloigné par lui de son conseil.

SIGISMOND.

Ses discours n'avaient pas d'autre but ?

MATHILDE.

Il se plaignait encore d'être moins considéré par vous que certains courtisans, que la prudence me défend de nommer, mais dont le respect pour votre personne auguste ne lui paraît fondé que sur la prodigalité de vos faveurs à leur égard.

SIGISMOND.

Et vous partagiez peut-être les sentimens qu'il avait l'audace de vous exprimer ?

MATHILDE.

J'ignore si c'est l'affet de l'audace, ou l'expression d'un cœur vivement pénétré de sa disgrâce ; mais je le ploignais, sans me permettre aucune réflexion qui fut contraire à ses devoirs, et préjudiciable à l'honneur de son souverain.

SIGISMOND.

Il suffit... si vous ne voulez pas troubler l'heureuse harmonie qui règne entre nous, vous éviterez à l'avenir tout entretien avec Sigéric.

MATHILDE, étonnée, sans état.

Quoi ! Sire.....

SIGISMOND.

Telle est ma volonté.

MATHILDE, *vivement émue, avec douceur.*

Est-ce une épouse, ou une esclave, que vous avez choisie pour partager votre couronne?

SIGISMOND.

C'est une épouse que je veux aimer; que je veux faire respecter par mes sujets; et qui doit leur donner ainsi que mon fils, le premier exemple de la soumission.

SCENE X.

Les précédens, **LOTHAIRE**, **THEOBALD**, un officier.

UN OFFICIER.

Sire, le connétable du palais s'avance.

SIGISMOND.

Qu'il vienne: j'ai toujours du plaisir à voir près de moi les braves de mon armée. (*A Lothaire qui entre*) Eh bien! Lothaire, qu'avez vous à m'apprendre?

LOTHAIRE.

Sire; l'audace des rebelles s'accroît de jour en jour. Réunis sous les drapeaux de Théodoric, ils ont pris d'assaut la citadelle où votre gouverneur s'était retranché; et ce brave guerrier est mort sur la brèche, en défendant la cause de son roi. J'en reçois à l'instant la nouvelle:

SIGISMOND.

Les misérables!.. Ils paieront cher le sang qu'ils ont répandu!

THEOBALD., *à part.*

Que cet événement me paraît favorable à Sigeric!

SIGISMOND.

Plus de pitié pour des sujets si coupables! allez, brave Lothaire, allez rejoindre l'armée que vous devez diriger contre eux. La mort glorieuse du gouverneur, qu'ils ont massacré, excite à-la-fois mes regrets et mon indignation. Je dois le remplacer par un homme d'un grand caractère; et Clodovir vous suivra bientôt avec le titre de duc, et les prérogatives de la vice-royauté.

(*Mouvement général de surprise pour les uns, de joie pour les autres*) **CLODOVIR**, *avec la plus profonde humilité.*

O mon roi! que de bienfaits vous répandez sur moi!

THEOBALD.

Quoi! Sire, c'est un comte du palais que vous chargez d'un si grand pouvoir?

SIGISMOND.

Connaissez-vous un sujet plus digne que lui de remplir ces augustes fonctions?

THEOBALD.

Oui, sire, il en est un: il en est un qui vous aime, qui vous honore, et dont les vertus égalent la bravoure.

SIGISMOND.

Nommez-le moi.

THEOBALD.

Le prince, votre fils.

SIGISMOND.
THÉOBALD.

Mon fils ? . . lui !

Dans ce poste important, il apprendra sous votre autorité tutélaire l'art si difficile de commander à des hommes. Il vous rendra les cœurs qu'une (*fixant Clodovir*) intolérance trop coupable a éloignée de votre majesté.

SIGISMOND.

Osez-vous appeler intolérance la juste sévérité que je déploie contre des rebelles qui veulent secouer à la fois le joug de la religion et celui de leur souverain ?

THÉOBALD.

Sire, sa persécution fait des martyrs et des rebelles ; la clémence, des amis et des prosélytes.

THÉODORA, à part.

Quelle indiscrette audace !

CLODOVIR, avec hypocrisie.

Théobald a raison, sire, cette haute dignité convient mieux à l'héritier du trône, qu'à un sujet qui n'a d'autre mérite que celui d'un attachement sincère, d'un respect inviolable pour son souverain.

SIGISMOND.

C'est à ce titre que ma justice vous l'accorde.

CLODOVIS.

Sigeric est jeune, plein d'ardeur ; son caractère bouillant, son courage impétueux dompteront les rebelles que l'éloquence de ses discours ne pourra persuader. Il faut un peu d'expérience pour concilier tant d'intérêts : si elle manque au prince, votre fils, celle de Théobald y suppléera, et saura lui applanir les difficultés qu'il doit rencontrer dans l'exécution de cette entreprise.

MATHILDE, à part.

Le perfide ! (haut.) Sire ; s'il m'était permis d'élever la voix dans une discussion qui touche de si près à la sûreté de vos états, à la gloire de votre fils, qu'il me serait facile de vous prouver combien le prince est digne de la préférence que vous accordez à Clodovir !

SIGISMOND.

Vous, madame ?

THÉODORA, à part.

Ah ! puisse-t-elle se trahir en défendant son amant !

MATHILDE.

Pourquoi confiriez-vous à des mains étrangères le soin de ramener à l'obéissance des peuples, qui, dans vingt occasions, veulent donné des marques de leur fidélité ? Ce n'est point vous que la voix publique accuse ; ce sont les agens que vous avez envoyés dans ces provinces. Quand ce peuple industrieux verra dans son sein un prince de votre sang, qui, avant de le combattre, lui garantira en votre nom la liberté de conscience, le maintien de ses privilèges, et le libre exercice de son industrie ; soumis et reconnaissant, il s'empressera de rentrer dans le devoir, d'abjurer ses égaremens, et respectera dans les mains de votre fils une autorité qui ne sera plus déshonorée par le despotisme de vos orgueilleux proconsuls.

SIGISMOND.

Quel langage !.. il ne vient pas de vous, madame; j'y reconnais l'impulsion de ceux qui vous dirigent.

MATHILDE.

Qui me dirige, moi !.. Ah ! Sire, l'osez-vous croire ? Et ne puis-je désormais, sans lui paraître blâmable indiquer à mon époux les moyens de se concilier l'amour et l'admiration de ses peuples ?

SIGISMOND.

J'ai d'autres projets sur mon fils. Cependant, je l'avoue, je suis affligé de la contrainte qu'il paraît habituellement éprouver en ma présence ; ce n'est pas là l'indice d'une âme franche d'un sujet loyal et dévoué. J'ai besoin de l'observer encore ; et si je me décide à l'éloigner de ma cour, il est probable que, pour apprendre à le juger, je ne le placerai point en présence d'une armée de rebelles.

THÉOBALD.

Quoi ! Sire, le prince vous serait-il suspect ?

SIGISMOND.

Personne ici n'a le droit d'interroger ma pensée ? quant à vous, Théobald, chacun vous estime. Moi-même, je me plais à vous rendre justice. Mais, pendant votre absence, il a pu se passer des évènements qui vous soient encore inconnus ; modérez croyez-moi, ce zèle, qui vous anime peut-être inconsidérément en faveur de Sigeric.

THÉOBALD, à part.

Sa perte serait-elle déjà résolue ?

SIGISMOND, à ses courtisans.

Qu'on se dispose à partir. (*Du milieu de la scène.*) Clodovis, vous le savez, mes résolutions sont invariables. En vous envoyant dans l'Helvétie, ce n'est plus une récompense que je vous accorde, c'est un ordre que je vous donne. Dans vingt-quatre heures, soyez prêt à suivre le connétable. Si quelqu'un se rebelle contre cette décision, je sais comment on fait rentrer dans son devoir le sujet assez audacieux pour s'opposer à la volonté de son maître.

THÉODORA, à part.

Que présage cette sévérité ?

SIGISMOND, à Mathilde.

Venez, madame,

OLODOVIS, bas à Théodora.

Vous devez-êre satisfaite, Mathilde ne peut vous échapper.

THÉOBALD, à part.

Grand Dieu ! détourne de mon ami les maux affreux que je prévois !

SIGISMOND.

Partons.

« Sigismond, porte autour de lui des regards où se peignent la
» défiance et le soupçon. Il fixe Mathilde, qui baisse les yeux,
» il lui prend la main, donne le signal du départ, tout le monde
» sort : tableau général.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une galerie dupalais de Sigismond.

SCENE PREMIÈRE.

THÉOBALD, SIGERIC, entrant de côtés opposés.

THÉOBALD.

Enfin je vous retrouve, cher prince ! qu'il me tardait de vous voir avant le retour de votre père !

SIGERIC.

Eh bien, mon ami, que viens-tu m'annoncer ?

THÉOBALD.

Votre absence a été remarquée ; elle a fait naître dans l'esprit de Sigismond des soupçons que la malignité de vos ennemis n'a pas manqué d'envenimer encore. Dans ce moment de défiance, Lothaire est venu annoncer la mort du gouverneur de l'Helvétie ; et le roi a nommé Clodovir à ce poste éminent.

SIGERIC.

Clodovir, gouverneur de l'Helvétie !

THÉOBALD.

Au préjudice de l'héritier du trône !

SIGERIC.

O fortune ! à quelles épreuves soumetts-tu ma fierté ! et tu crois que je souffrirai tant d'affronts, sans chercher à me venger ?

THÉOBALD.

Vous venger, Prince !.. Et comment ?

SIGERIC, à lui-même.

Les perfides fils veulent me précipiter dans l'abîme, et semblent deviner que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y tomber, ou pour le franchir impunément !

THÉOBALD.

Que voulez-vous dire ?

SIGERIC, lui présentant un billet.

Lis ce billet qu'un ami fidèle vient de me remettre.

THÉOBALD, le prenant.

Votre main tremble !.. et moi-même j'éprouve un frémissement involontaire à la vue de cet écrit !.. quel mystère renferme-t-il donc ?

SIGERIC.

Lis, et jette un regard de pitié sur la situation de ton ami.

THÉOBALD.

(Il lit à demi-voix :)

« Le fils de Sigismond éprouve, par l'injustice de son père, un
Sigismond.

« sort indigne de l'héritier du trône. Il trouvera dans les montagnes
« de l'Helvétie, des amis intrépides et des partisans tout prêts à
« l'affranchir du joug de son tyran. S'il les croit dignes d'avoir un
« chef tel que lui, qu'il vienne parmi eux; ils jurent tous de mourir,
« plutôt que de l'abandonner. »

Grand Dieu ! . . . quoi ! vous avez des relations avec les révoltés ?

SIGERIC.

Non, ce billet m'est parvenu sans que je l'aie sollicité, et tu vois
quel parti l'on me propose.

THÉOBALD, *lui remettant le billet.*

Pourquoi cet écrit n'est-il signé que d'une lettre initiale ?

SIGERIC.

C'est la première du nom de Théodoric, un des principaux chefs
des insurgés.

THÉOBALD.

Le même qui fut accusé d'un complot contre la vie de votre père ?

SIGERIC.

Complot imaginaire, dont on supposa l'existence pour le perdre,
parce qu'on redoutait. Son dévouement pour moi.

THÉOBALD.

Et quelle réponse lui avez vous faite ?

SIGERIC.

Aucune; mais serais-je donc si coupable, en acceptant cette offre ?

THÉOBALD.

Le doute que vous manifestez est un pas que vous faites vers le
crime et vous auriez bientôt franchi la barrière qui vous en sépare
si vous trouviez en moi un de ces amis dont l'espèce est si commune
à la cour des princes.

SIGERIC.

Tu ne conçois donc pas l'horreur de ma situation ? . . . Accablé
Depuis ma naissance de toute la haine de mon père, constamment
privé de ces douces caresses qui donnent tant de prix aux premiers
épanchemens de la tendresse filiale. Je parviens enfin à l'âge où le
cœur s'ouvre pour la première fois aux illusions de l'amour, je vois
Mathilde, je l'adore; elle m'est ravie, et c'est dans mon père que je
trouve un rival ! tu me présentes le brillant fantôme de la gloire,
comme un talisman capable de me faire oublier tant de maux : je
cherche à le saisir, et c'est encore mon père qui me l'arrache ? un
poste honorable m'est dû, et par le droit de ma naissance et par celui
du courage; c'est Clodovir qui l'obtient ! . . . Ah ! l'excès du malheur
justifie bien des égaremens; et si je cède au destin qui semble m'ou-
vrir la carrière où je peux trouver mon salut, mon ami serait-il assez
injuste pour m'en faire un crime ?

THÉOBALD.

Je n'approuverai jamais la révolte d'un sujet contre son souverain.
Clodovir me paraît indigne de la faveur qu'il vient d'obtenir; mais
vous devez respecter le pouvoir qui l'a revêtu de sa nouvelle
dignité.

C'est à la partialité de mon père qu'il la doit. Eh bien, je veux savoir jusqu'où le Roi poussera sa fatale prévention à mon égard. Je n'étais point présent quand il a nommé Clodovir. Je peux encore, je dois même ignorer la faveur qu'à obtenue ce ministre perfide. Sigismond arrivé à Nîmes, je vais l'attendre; je solliciterai la dignité qui devient l'objet de ma noble ambition. Peut-être sentira-t-il qu'un tel honneur n'appartient qu'à son fils; s'il se rend à mes prières, si j'obtiens ce triomphe sur mon ennemi...

THÉOBALD.

Gardez-vous de le croire; Sigismond vous refusera.

SIGERIC.

De grâce, mon ami, laisse-moi le pressentiment dont l'illusion m'est si nécessaire.

THÉOBALD.

Mais enfin, si l'inflexible Sigismond la détruisait lui-même?

SIGERIC.

Ah! cette pensée m'irrite, et je n'ose envisager, sans épouvante, l'avenir qu'un tel affront préparerait à ton ami. (*musique à l'extérieur.*)

THÉOBALD.

Le bruit de ces instrumens guerriers annonce le retour de votre père. Toute sa cour l'environne encore, et le moment n'est pas favorable pour l'entretien que vous désirez. Vous-même avez besoin de remettre un peu de calme dans votre esprit. Venez, prince, nous réfléchirons ensemble à la démarche que vous voulez faire; et peut-être mes conseils vous seront-ils de quelque utilité.

SIGERIC.

J'aperçois mon père, demeurons encore: mes ennemis seraient trop satisfaits, s'ils me voyaient fuir sa présence.

SCENE II.

THÉOBALD, SIGERIC, SIGISMOND, CLODOVIR,
THEODOR.

SIGISMOND, à Ségéric.

Vous voilà, prince! quel intérêt si puissant vous a fait devancer mes pas dans ce palais? En aviez-vous reçu l'ordre de Mathilde ou de moi.

SIGERIC.

De Mathilde?... Sire, puisque vous daignez m'interroger, permettez-moi de vous dire que je suis prêt à répondre à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser, quand je pourrai le faire sans témoins.

SIGISMOND.

Sans témoins ! . . .

SIGERIC.

Ce n'est point au Roi, c'est à mon père que je demande cet entretien particulier.

SIGISMOND.

Ne vous éloignez pas ; quand je pourrai vous entendre, on vous avertira.

SIGERIC.

Sire, j'obéis. (*Il salue respectueusement son père, et se retire avec Théobald!*)

SCENE III.

SIGISMOND, THEODORA, CLODOVIR.

THEODORA, *bas à Clodovir.*

Quel peut être son dessein ?

SIGISMOND.

Je vous ai gardé tous les deux près de moi pour éclaircir les doutes qui m'obsèdent et m'importunent. Clodovir, l'honneur vous défend de me rien déguiser. Vous, Théodora, comme princesse alliée à ma famille, tout vous fait un devoir de justifier ma confiance, et de me dire franchement votre opinion sur les événemens qu'il m'importe de connaître. Parlez donc, dissipez les craintes qui empoisonnent ma vie : ou par vos révélations, venez accroître mes soupçons et diriger ma vengeance.

THEODORA.

Le rang élevé que j'occupe à votre cour, cette confiance dont vous m'honorez et qui m'attire un si grand nombre d'envieux, sont peut-être des motifs qui doivent m'imposer silence. On peut me croire intéressée à obscurcir de quelque nuage l'hymen qui se prépare ; et je craindrais d'ailleurs de troubler le bonheur après lequel vous aspirez.

SIGISMOND.

Cette retenue ne fait qu'irriter mon impatience, sans la satisfaire. Parlez, Clodovir : est-il vrai que le Roi de Paris ait envoyé des secours aux insurgés de l'Helvétie ?

CLODOVIR.

Oui, sire ; sans l'appui de ces auxiliaires, les rebelles vous résisteraient-ils depuis si longtems ?

SIGISMOND.

Et comment concilier cette trahison avec l'hymen qui va se conclure entre sa fille et moi ?

CLODOVIR.

Exigez-vous, sire, la vérité toute entière ?

SIGISMOND.

Je l'exige.

THÉODORA, *à part*.

Que va-t-il dire?

CLODOVIR.

Il m'en coûte d'appeler votre courroux sur une tête si chère ; mais mon Roi me l'ordonne, je dois parler. Sigeric voit d'un œil satisfait des troubles qui flattent ses plus douces espérances ; et ce n'est que par la réussite de ces coupables complots, qu'il peut espérer de voir couronner un amour qui maîtrise ses actions et offense la nature.

THÉODORA, *avec effroi*.

Prenez garde, Clodovir ; votre dévouement pour le Roi vous conduit bien loin, et vous pourriez...

SIGISMOND.

Laissez-le, madame... J'avais déjà conçu le soupçon que Clodovir confirme en ce moment.

THÉODORA.

Alors, il faut prendre une résolution ; et la plus sage est de faire disparaître la beauté fatale qui devient entre vous un objet de discorde. Par ce moyen, vous conservez un fils qui n'était pas né pour le crime ; et vous réglez en paix sur un peuple qui le voit avec loisir sur le second degré du trône.

SIGISMOND.

Sigeric, dites-vous, n'est pas né pour le crime ? avez-vous oublié que Théodoric, le principal chef des insurgés, fut longtemps son ami le plus intime : que ce même Théodoric a conspiré contre mes jours ; que les soupçons les plus graves planèrent alors sur la tête de mon fils ; et que, sans la fuite précipitée des premiers agens de cette conspiration, j'aurais peut-être aujourd'hui la certitude d'un forfait qui révolte la nature ?

THÉODORA.

La conspiration de Théodoric ne fut pas prouvée.

CLODOVIR, *à part*.

Que dit-elle ?

SIGISMOND.

Sa disparition subite ne l'accuse-t-elle pas suffisamment ?

THÉODORA.

Où sont les complices que l'on a saisis ? quelle voix s'est élevée contre le prince ?

CLODOVIR.

A-t-on besoin de complices pour frapper un seul homme, quand il est sans défiance, et que l'impunité est promise ?

THÉODORA.

Vous accusez le prince !

SIGISMOND.

Et je partage cet avis. Je ne doute plus que l'insurrection helvétique ne soit le résultat d'un plan concerté à la cour du Roi de Paris. Mathilde est l'instrument choisi pour tromper ma surveillance et se jouer de ma politique. L'amour incestueux de Sigeric est le crime avant-coureur par lequel le fils coupable doit préluder à ma ruine ; et je balancerais encore à punir tant de perfidies ! . . Non , j'ai déjà trop différé ma vengeance.

THÉODORA.

Eh ! sur qui la ferez-vous tomber ?

SIGISMOND.

Sur tous les criminels qui seront signalés à ma justice. Mathilde sera la première victime.

THÉODORA.

Mathilde ! . . Sans elle, en effet, vous n'auriez pas à déplorer tant de malheurs !

SIGISMOND.

Et mon fils lui-même . . .

THÉODORA.

Votre fils !

SIGISMOND.

A-t-il moins mérité mon indignation, que cette femme artificieuse ?

THÉODORA.

Non, Sire, mais la force du sang, le cri de la nature . . .

SIGISMOND.

L'a-t-il écouté, en conspirant contre les jours de son père ? Terminons ; mon opinion est formée, je sais à quoi m'oblige ma sûreté ; mais j'ai promis à mon fils de l'entendre, et de cette entrevue dépendra la résolution qui doit irrévocablement fixer son sort et le mien. Allez, dites-lui que je l'attens.

GLODOVIR.

Vous persistez à parler au prince ?

SIGISMOND.

Je le veux.

THEODORA, à part en sortant.

Puisse-t-il répudier Mathilde, et pardonner à son fils !

SIGISMOND, à Théodora.

Laissez-moi.

SCENE IV.

SIGISMOND, seul.

Sigeric est donc coupable ! . . leurs discours que je brûlais et crai-

gnais d'entendre, s'accordent trop bien avec sa conduite, pour que je suspende plus long-tems le cours de ma justice!.. ma justice!.. et sur qui tombera-t-elle? quel sang coule dans les veines de l'insensé qu'on accuse? n'est-ce pas celui de vingt rois ses ayeux?.. où sont les preuves qui le condamnent? il en faut, et de bien évidentes, pour motiver de ma part un arrêt si cruel!.. Si, après sa mort, son innocence m'était prouvée... quels regrets, quels chagrins dévorans, empoisonneraient le reste de ma vie?.. il aime Mathilde... c'est un crime, sans doute... mais en est-il aimé? si Mathilde a repoussé ses vœux, dois-je la confondre dans cet arrêt fatal! et ne puis-je trouver les moyens de les séparer, qu'en laissant tomber sur eux le glaive sanglant de la mort? ô supplice! ô situation pénible et douloureuse! Le voilà, contenons-nous; renfermons cet amour paternel, qui devrait me porter à lui ouvrir les bras. Gardons-nous aussi de céder à ce sentiment jaloux qui me fait voir en lui un rival... soyons juste.

SCENE V.

SIGERIC, SIGISMOND.

SIGERIC, *aux genoux de Sigismond.*

O mon père, daignerez-vous enfin m'ouvrir votre cœur, et me rendre votre tendresse?

SIGISMOND.

Relevez-vous. Etes-vous digne de cette tendresse que vous réclamez, et que vous savez bien ne pas mériter?

SIGERIC.

C'est ainsi que mes ennemis vous parlent, c'est ainsi qu'ils ont fermé votre ame aux plus doux sentimens de la nature.

SIGISMOND.

Vos ennemis!.. vous avez contre vous tous les hommes qui chérissent la vertu. Si j'en excepte Théobald, où sont les amis que vous pouvez avouer sans déshonneur? est-ce ce vil amas de courtisans déréglés que j'ai fait rentrer dans la poussière, auxquels vous affectez d'accorder votre protection; et qui vivent de vos bienfaits, parce qu'ils ont, comme vous, déclaré une guerre injuste à Clodovir? est-ce enfin Théodoric, dont vous avez cent fois exalté le mérite, et dont la main parricide....

SIGERIC.

Arrêtez, mon père, le crime de Théodoric n'a jamais existé que dans l'imagination de Clodovir et de ses partisans.

SIGISMOND.

Vous le défendez encore?

SIGERIC.

Je fais plus, je défie ses accusateurs de donner des preuves de l'horrible forfait qu'on lui impute; jamais celui qui fut mon ami n'a pu concevoir l'exécrable dessein d'assassiner mon père.

SIGISMOND.

Cependant il a pris la fuite.

SIGERIC.

Par mon conseil, et pour se dérober aux persécutions de Clodovir.

SIGISMOND.

Est-ce aussi par votre conseil que ce Théodoric s'est mis à la tête des helvétiens rebelles.

SIGERIC.

Voilà son crime, il est d'autant plus inexcusable qu'il avait mon exemple sous les yeux, et qu'il pouvait, comme moi, attendre que la fortune lui présentât l'occasion de rentrer dans les bonnes grâces de son souverain.

SIGISMOND.

Croyez-vous m'abuser encore par votre artificieuse éloquence.

SIGERIC.

Appelez-vous artifice le langage d'un cœur qui n'aspire qu'à votre amour? que vous donnera un Clodovir pour le fils qu'il aura arraché de vos bras? de froides adulations, de serviles flatteries... est-ce là ce que Sigismond doit désirer?

SIGISMOND.

Téméraire, cet homme, que tu veux avilir, est l'ami de mon choix le soutien de mon trône.

SIGERIC.

C'est de vous qu'il emprunte son éclat, suis-je moins digne que lui d'en partager la gloire? ce que Clodovir peut faire, votre fils le peut aussi; ce qu'il entreprendra par intérêt, je l'exécuterai par amour pour vous.

SIGISMOND.

Qu'as-tu fait, jusqu'à présent, pour me le prouver cet amour dont l'expression est dans ta bouche, dont le sentiment est si loin de ton cœur?

SIGERIC.

Mettez-moi les armes à la main, et vous verrez si je suis digne du sang qui coule dans mes veines.

SIGISMOND.

Que je te mette les armes à la main.

SIGERIC.

Ah : je devina la cause de cette crainte, elle ne part point de votre cœur, elle vous est inspirée par les lâches qui s'anarchent à ma perte. Mais je vous le dis dans toute la sincérité de mon âme; si mon front était ceint du diadème, et que je supposasse à mon fils des pensées que l'honneur désavoue, je serais assez grand pour chercher à le vaincre par ma générosité. Je lui dirais : on t'accuse, mais mon cœur paternel se refuse à l'idée de voir un coupable dans celui qui doit hériter de ma puissance; tu ne connaîtras ni les accusateurs, ni les imputations dont tu es l'objet; mais je veux que tu leur répondes par des faits éclatans; une partie de mes peuples est soulevée contre moi, j'envoie, pour les dompter, une armée formidable, deux chemins s'ouvrent devant toi : celui de l'honneur et celui de l'infamie. Les rebelles te tendent les bras, va te joindre à eux pour détronner leur maître et le tien : ou donne au monde, en m'aidant à les dompter, l'exem-

ple d'un fils coupable de quelques erreurs, mais qui croit ne pas trop faire en exposant tout son sang pour reconquérir la confiance de son père et l'estime de ses peuples ; c'est ainsi que je voudrais confondre mes calomniateurs ; c'est ainsi qu'il me serait glorieux de les réduire au silence.

SIGISMOND.

Il n'est plus tems de faire cette épreuve ; Clodovig a ma parole, je ne puis ni ne dois la révoquer.

SIGERIC.

Qui oserait blâmer Sigismond d'accorder une grâce à son fils.

SIGISMOND.

Je ne dois pas humilier un homme que j'estime.

SIGERIC.

Ah ! si vous saviez quel motif me fait désirer mon éloignement de la tour :

SIGISMOND.

Le fils de Sigismond devrait-il en avoir que l'honneur condamne ?

SIGERIC.

Eh ! mon père, quel homme est exempt d'erreurs ?... souvent une passion, dont la violence nous aveugle et nous subjugué, nous entraîne malgré nous...

SIGISMOND.

Expliquez-vous, Sigeric.

SIGERIC.

Par grâce, mon père, laissez-moi partir ; laissez-moi quitter ces lieux... il y va de mon bonheur, et peut-être du vôtre.

SIGISMOND, ôtrément.

Malheureux ! qu'oses-tu dire ?

SIGERIC, effrayé.

Mon père... (à lui-même.) Insensé, qu'ai-je fait ? (à Sigismond) mon père, pardonnez à mon égarement. (fausse sortie.)

SIGISMOND, l'arrêtant.

Non, il n'est plus tems ; tu viens de porter une lumière affreuse dans mon ame, il faut parler... Je n'ai plus besoin d'excuser cette froide indifférence dont partout tu m'accuses : tu prends soin de la justifier, fils coupable ! est-ce ainsi que tu devais répondre à la confiance de ton souverain, de ton père ? en vain tu chercherai à pallier ton crime, je sais tout, et le motif de ta haine contre mes plus fidèles serviteurs m'est enfin connu. Tu prétends à la main de Mathilde : tu veux tout à-la-fois détruire un hymen nécessaire à ma politique, et m'arracher une épouse que j'aime... eh bien, achève de déchirer mon cœur, dis-moi si ma vengeance doit atteindre et Mathilde et mon fils : dis-moi si l'insensé qui m'écoute s'est livré seul à l'horrible penchant qui l'égare ; ou si une complicité coupable, attisant des feux que la nature réprouve, m'offre deux victimes... parle ; et si ton indigne amour te laisse encore un sentiment d'honneur, dis-moi la vérité toute entière... je puis l'entendre... je supporte la perfidie d'un fils, je saurai supporter celle d'une amante.

Sigismond.

D

SIGERIC.

O mon père : quels sinistres projets semblez-vous méditer ? voyez mon repentir, mes larmes... ai-je jamais pu vouloir vous trahir ? entraîné par une passion insurmontable, j'ai cédé à son funeste ascendant ; Mathilde, belle de sa jeunesse et de ses charmes, a obtenu mon hommage ; je n'ai plus vu mon bonheur que dans sa possession, et je vous l'avouerai, mon père, un instant peut-être j'oubliai le titre sacré qui m'unissait à vous, et je ne vous regardai plus que comme un rival heureux ; mais Mathilde elle-même sut me rappeler à mon devoir : épouse soumise, elle combattit en moi les sentimens qu'elle faisait naître ; seul, je suis coupable, seul j'ai mérité votre colère.

SIGISMOND, contenant à peine la joie qu'il éprouve.

Et Mathilde ne partage point ton amour ?

SIGERIC.

Elle le partagerait, mon père, que couraige et sa vertu la feraient triompher de sa propre faiblesse.

SIGISMOND.

Dis-tu vrai, Sigeric.

SIGERIC.

J'en atteste le ciel : quant à moi je sais ce que l'honneur m'ordonne. Sigeric ne peut oublier ce qu'il doit à son rang, ce qu'il se doit à lui-même ; premier sujet de l'état, il donnera le premier l'exemple de la soumission... son cœur sera déchiré... l'image de Mathilde toujours présente à sa pensée...

SIGISMOND.

Arrête.... arrête... ne détruis pas le bien que tu viens de me faire.

SIGERIC.

Maintenant vous savez tout, mon père ; vous savez combien votre fils est malheureux ; au nom de ces larmes que m'arrache le repentir, au nom de cette émotion que vous contenez à peine, permettez-moi de suivre l'armée du connétable. Ce ne sont plus des honneurs que je sollicite ; je n'ai d'autre ambition que celle de vous prouver mon respect pour votre auguste personne. Je servirai sous les ordres de Lothaire, je suivrai les exemples de ce vaillant capitaine, je combattrai sans cesse à ses côtés. Le chef des rebelles fut mon ami ; peut-être s'en souviendra-t-il encore : peut-être aurai-je le bonheur de le ramener à ses devoirs, et d'appaiser par ma présence une faction qui menace de faire répandre le sang de vos sujets.

SIGISMOND, à part.

Si le crime tient ce langage, à quel signe reconnaîtra-t-on la vérité ? (le relevant.)

SIGERIC.

Mais si Théodoric est sourd à mes instances, s'il s'obstine à combattre le fils de son souverain, c'est alors que, déployant ce noble courage que vous m'avez transmis, ou me verra donner à vos guerriers l'exemple de l'obéissance et de l'intrépidité. Toujours au post du danger, je saurai fixer la victoire sous vos étendards!... si je suc.

combe dans cette glorieuse entreprise, je regretterai peu la vie, en pensant que mes torts seront effacés, et que mon père ne pourra refuser quelques larmes à la perte de son fils.

SIGISMOND.

Tant de franchise et de grandeur d'âme ne peuvent cacher une perfidie... O mon fils, tu l'emportes ! dussé-je me repentir un jour d'avoir cédé trop légèrement au pouvoir de la nature, je ne peux résister plus long-tems au besoin de te presser contre mon cœur.

(*Il ouvre ses bras à Sigeric qui s'y précipite.*)

SIGERIC.

Dieu de justice et de bonté, je te rends grâce, j'ai retrouvé mon père !

SIGISMOND.

L'honneur t'appèle à la défense du trône ; vas dans les champs hélicétiques avec les guerriers que j'y envoie ; vas, sous les auspices de l'incorruptible Lothaire, cueillir les palmes réservées à la bravoure, et montre-toi le digne héritier d'un empire dont ton père a fondé la gloire et la puissance.

SIGERIC.

Ah ! vous me rendez le bonheur ; je ne veux plus désormais d'autres interprètes que mes actions, d'autre juge que mon roi.

SCÈNE VI.

SIGERIC, SIGISMOND, CLODOVIR.

SIGISMOND.

Approchez, Clodovir, soyez témoin de la réconciliation de votre souverain avec son fils.

CLODOVIR.

Quoi, sire...

SIGISMOND.

Vous qui fîtes si souvent le dépositaire de mes peines, vous devez mieux qu'un autre apprécier la satisfaction que j'éprouve ? que l'harmonie renaisse dans ma cour, comme elle est rétablie entre mon fils et moi ; que tous les intérêts se confondent dans celui de l'état, et que l'union intime de ceux qui partageront désormais ma confiance, soit le premier garant de la félicité publique.

SIGERIC.

Rien ne me coûtera pour conserver votre tendresse. (*présentant la main à Clodovir.*) Cessons d'être ennemis, Clodovir. Vous voyez jusqu'où peut aller l'ascendant d'un père : pénétrez-vous bien des devoirs que vous avez à remplir ; et vouons à la malédiction céleste, le premier d'entre nous qui s'écartera de la ligne de l'honneur.

CLODOVIR.

J'en accepte la responsabilité. (*Ils se serrent les mains.*)

SIGISMOND.

Dieu vous entend et reçoit vos sermens... Vas, mon fils,

trouver le connétable : fait-lui part de notre heureuse réunion, e
 annonce-lui que tu dois l'accompagner dans son expédition, avec
 tous les honneurs dûs à ton rang.

SIGISMOND,

Je cours exécuter vos ordres.

SCENE VII.

SIGISMOND, CLODOVIR.

CLODOVIR.

Qu'ai-je entendu, sire ? Le prince va suivre Lothaire ?

SIGISMOND,

Oui, Clodovir ; je suis satisfait des explications qu'il m'a données
 du dévouement qu'il m'a témoigné, et je n'ai pu lui refuser la faveur
 qu'il est venu solliciter avec une franchise que, jusqu'à présent,
 nous n'avons su apprécier ni l'un ni l'autre.

CLODOVIR.

Je me garderai bien, sire, de combattre cette résolution et je n'ai
 plus qu'un vœu à former, c'est que le prince réalise toutes les es-
 pérances qu'il vous a fait concevoir.

SIGISMOND.

S'il avait le malheur de m'abuser, il n'aurait plus de grâce à
 espérer de moi.

CLODOVIR.

Vous vous souviendriez encore qu'il est votre fils !..

SIGISMOND.

Pour le punir avec une rigueur plus exemplaire. Mais que nous
 veut Théodora ?

SCENE VIII.

CLODOVIR, SIGISMOND, THÉODORA.

SIGISMOND.

Quel sujet vous amène, madame ? d'où vient l'agitation que je re-
 marque sur votre figure ?

THÉODORA, lui présentant un médaillon.

La cause en est pénible, sire ; elle va faire passer dans votre ame
 a douleur qui pénètre la mienne. Mais vous avez exigé de nous la
 vérité, il faut donc obéir. L'infidélité de la princesse Mathilde
 avait besoin d'être prouvée... Voyez, sire, ce que je remets en
 vos mains.

SIGISMOND, après l'avoir pris.

Le portrait de mon fils !..

THÉODORA.

Trouvé chez Mathilde.

SIGISMOND.

Chez Mathilde !

THÉODORA.

Soigneusement caché parmi des objets précieux que, depuis son arrivée, elle n'a pas eu le tems de dérober à la recherche de vos agens.

SIGISMOND.

Qui s'est permis cette odieuse perquisition ?

THÉODORA.

Quoi ! sire, n'avez-vous pas donné l'ordre secret de veiller sur toutes ses démarches, et de vous rendre compte de ses moindres actions ?

SIGISMOND.

Je ne sais si je dois m'applaudir du soin que l'on apporte à m'obéir et à m'entretenir dans ces insidieuses défiances. Ce qu'il y a de certain, c'est que Sigeric m'aurait fait l'aveu de sa faiblesse, si je ne l'avais interrompu ; qu'il m'en a exprimé son repentir avec une vérité qui a fait naître la pitié dans mon âme, et que je lui ai pardonné son égarement.

CLODOVIR.

Et malgré ce portrait, dont vous ignoriez que Mathilde fut dépositaire, vous persistez dans l'oubli de votre injure ?

SIGISMOND.

Si l'indulgence est une faiblesse, osera-t-on la blâmer dans un père ?

THÉODORA, avec un intérêt simulé

Et Mathilde ?

SIGISMOND.

Mathilde est aussi coupable ; mais elle n'a pas les mêmes titres à ma clémence. Il m'est pénible de sévir contre une femme dont la tendresse devait m'être acquise par ma modération envers sa famille : mais je le dois, je le veux, et son destin s'accomplira.

THÉODORA, à part.

Elle est perdue !

SIGISMOND.

Tenez, Clodovir ; prenez ce portrait : je vous charge de le remettre à mon fils.

CLODOVIR.

Moi, sire !

SIGISMOND.

Vous-même. (*Clodovir prend le portrait et l'examine pendant que Sigismond lui parle.*) Ne lui dites pas que vous tenez de moi cette preuve d'un délire trop punissable. Je veux qu'il vous attribue ce qu'il y a de généreux dans ce procédé. Je veux, quand je lui pardonne, qu'à mon exemple la haine s'éteigne dans son âme. Je veux enfin, lorsque vous serez tous deux près de moi, que mon cœur se partage entre le sentiment de l'amitié et cette tendresse inaltérable qui doit répandre tant de charmes sur l'existence d'un père !

(*Clodovir, en examinant le portrait, a poussé un ressort, et le médaillon s'est ouvert. Il fait un geste très-remarquable.*)

Eh bien ! qu'avez-vous, Clodovir ?

CLODOVIR.

Ce médaillon vient de s'ouvrir, sire ; il renferme un billet...
(*regardant*) il est de la main du prince.

SIGISMOND.

De la main de mon fils !... Donnez...

THÉODORA, à part.

Grand Dieu !.. j'ignorais ce mystère !

CLODOVIR, avec une feinte compassion.

Ne vaudrait-il pas mieux l'anéantir, sans en prendre connaissance ?

SIGISMOND.

Donnez, vous dis-je.

(*Sigismond s'empare du billet, le parcourt avec une avide curiosité, en indiquant par ses gestes la pénible impression qu'il éprouve. Il termine par ces mots qu'il prononce à haute voix*)

SIGISMOND, lisant.

» O Mathilde, vous que j'adore, différez, je vous en conjure,
« un hymen que je déteste et que vous semblez craindre. Sigeric
» n'a qu'un mot à dire, pour changer son destin et le vôtre. Des
» amis dévoués m'offrent leurs secours, différez... un jour de
» retard peut nous épargner bien des larmes à tous les deux.
Le perfide !

CLODOVIR.

Voilà donc l'explication de sa conduite coupable et de ses projets ambitieux !

THÉODORA, à part.

Et c'est moi qui cause sa perte !

SIGISMOND.

Le traître.. je m'étonne plus de l'impressement qu'il mettait à vouloir suivre le couétable. Il ne demandait qu'un prétexte pour s'éloigner de ma cour et se rapprocher des rebelles. Ils comptent sur lui, sans doute, pour assurer le succès de leur audace ; et j'hésiterais encore à faire retomber sur lui toute le poids de ma colère.

SCENE XI.

Les précédens, MATHILDE.

MATHILDE, dans la plus grande agitation.

Sire sans respect pour le titre dont je vais être revêtue, on vient de commettre à mon égard un abus de confiance impardonnable. Je viens m'en plaindre et vous demander justice.

SIGISMOND, d'un air farouche.

Justice !.. vous l'obtiendrez, madame.

MATHILDE.

Quels regards, ô ciel ! (*apperevant le portrait dans les ma*)

Que vois-je ?.. les monstres,.. ils ont déjà consommé leur trahison.

SIGISMOND.

Qui de nous deux, a le droit de se plaindre avec plus d'amertume ? qu'alléguerez-vous pour votre justification ?

MATHILDE.

Sire ; ma faute est grave, je la nierais en vain ; mais elle atteste plutôt mon imprudence, que l'intention de vous offenser. Elle eût été réparée des aujourd'hui, si une main perfide, aussi ennemie de vous-même que de ma propre gloire, ne s'était hâtée de me dérober ce portrait, à l'instant où, par mon ordre, il allait être remis à celui qui m'en a rendu dépositaire.

SIGISMOND.

Fallait-il le recevoir ?.. et ne deviez-vous pas me le révéler, ce mystère abominable ?

MATHILDE.

Ah ! Sire, accuser le fils devant son père !... il est des cœurs qu'aucune infamie n'épouvante ; mais cette idée me révoltait, et j'aurais préféré mille fois la mort à cette indigne révélation !

SIGISMOND.

Avez-vous cru vous y soustraire, par un silence que l'honneur condamne ?

MATHILDE.

Grand Dieu !

SIGISMOND.

Si vous n'aviez point partagé le délire de ce fils ingrat et coupable, si vous n'aviez point approuvé ses projets parricides, vous aurait-il écrit ce billet, qui dévoile toute la noirceur de son âme et votre complicité ?

MATHILDE.

Ce billet !.. je ne l'ai point lu, j'en atteste le ciel ! d'aujourd'hui seulement, je sais qu'il existe.

SIGISMOND.

Vains sermons qui ne peuvent plus m'abuser ! Je peux encore vaincre la faiblesse qui m'attachait à vous... je le peux, je le dois et j'en aurai la force !

MATHILDE, épouvantée.

Eh bien, sire.....

SIGISMOND.

L'Europe frémissa au bruit du châtement que je lui prépare ! je ne respecterai ni usage, ni traité des nations, ni droits de la nature !

THÉODORA, avec terreur.

Ni droit de sa nature !

MATHILDE.

Ah ! sire, prenez plutôt mon sang.

SIGISMOND.

Suffira-t-il à ma vengeance?

THÉODORA.

Quoi! sire, vous sacrifieriez votre fils?

SIGISMOND.

Mon fils!.. je ne le reconnais plus pour tel : il est déjà maudit dans le fond de mon ame!

MATHILDE.

Maudit!.. Ah! dieu!

SIGISMOND.

Quelle hypocrisie! tout-à-l'heure il m'avait ému par ses larmes, il semblait ne respirer que pour la gloire; et, le repentir sur ses lèvres, il me trompait encore en implorant son pardon.

THÉODORA.

Vos tourmens, sont affreux sans doute; mais la nature frémit à l'idée de ce double sacrifice: cédez à sa voix impérieuse. La politique peut remplacer une épouse; mais le ciel irrité vous accorderait-il un second fils?

MATHILDE.

Théodora vous a dicté mon arrêt. Périssent la cause de vos douleurs! périssent l'étrangère dont la présence a jetté le deuil dans votre famille plutôt qu'un fils qui doit être un jour la gloire de votre empire et l'idole de vos peuples.

SIGISMOND, très-agité.

Retirez-vous, Madame: avant la fin du jour vous apprendrez votre sort.

MATHILDE.

Je l'attendrai sans trembler: je m'y résignerai avec courage!.. Ah! qu'ils sont coupables, ceux qui ont troublé le repos de ma vie et la tranquillité de leur souverain!

(*Sigismond fait signe à Théodora de se retirer.*)

THÉODORA.

Sire, je ne puis vous abandonner dans l'état où vous êtes.

SIGISMOND.

[Allez, vousdis-je, j'ai besoin d'être seul. Clodovir, allez m'attendre. (*Théodora sort avec Clodovir d'un côté, et Mathilde de l'autre.*)

SCENE X.

SIGISMOND, seul.

Fils ingrat! femme perfide!.. aveugles instrumens d'une ligue ennemie, c'est à mes jours, à mon trône, que vous en voulez!.. Tous les rapports qui me sont parvenus, tous les soupçons que l'on m'avait inspirés, s'expliquent par ce fatal billet!.. plus de faiblesse! plus de considérations pusillanimes! Frappons, sans pitié, des cœurs qui méconnaissent les devoirs les plus sacrés. Leur vaine hypocrisie ne doit plus m'en imposer. Soyons inflexible comme la loi, implacable comme la haine!

SCENE XI.

SIGISMOND, THÉOBALD, LOTHAIRE.

THÉOBALD.

Ah ! sire, le bruit court dans le palais que vous avez rendu votre tendresse à Sigérie, que vous l'avez pressé dans vos bras, et nous venons... mais quel nouveau chagrin paraît vous agiter encore... Vos traits sont altérés, et vos regards semblent annoncer...

SIGISMOND.

Théobald, félicitez-vous de la confiance que votre caractère inspire... c'est à elle que vous devez de n'être point enveloppé dans la vengeance que je médite.

THÉOBALD.

Moi !

LOTHAIRE.

Quel discours !

THÉOBALD.

Vous devez me connaître, Sire : vous devez savoir que, pour moi, la vie n'est rien sans l'honneur : J'ai donné de ma loyauté des preuves assez remarquables pour que personne ne m'accuse, pour que mon roi lui-même ne me soupçonne pas d'une perfidie.

SIGISMOND.

Je le sais, et c'est à ce noble caractère que vous devez mon estime. Voyez, et lisez tous deux.

(*Sigismond leur montre le médaillon et le billet.*)

THÉOBALD.

O ciel ! C'est bien l'écriture du Prince !

SIGISMOND.

Quels sont ces amis sur lesquels il paraît compter pour l'exécution de ses infâmes desseins ?

THÉOBALD.

Je l'ignore.

SIGISMOND.

Vous n'en connaissez aucun ?

THÉOBALD.

Aucun, Sire.

SIGISMOND.

Les champs de l'Hélicie n'en montreraient peut-être ?

LOTHAIRE.

Sigérie, chercher un appui parmi des rebelles ?

THÉOBALD.

Ah ! c'est impossible. Il ne m'avait appris que son funeste amour ; et si vous l'aviez entendu lorsqu'il m'a fait cette révélation... vous eussiez vu, Sire...

Sigismond.

E

SIGISMOND.

Hélas ! je lui avais pardonné son délire ; mais alors je ne connaissais pas ce fatal écrit.

THÉOBALD, à part.

Que serait-ce donc s'il voyait la lettre de Théodoric ?

SIGISMOND.

Je veux faire arrêter le coupable, saisir ses papiers, et le traduire, ainsi que sa complice, devant mon conseil secret, pour y être jugés, et lon toute la rigueur des lois.

LOTHAIRE.

Vous feriez arrêter l'héritier du trône !

SIGISMOND.

Tant de sévérité vous étonne ; mais mon parti est pris : ma résolution est invariable.

LOTHAIRE.

Et qui se chargera de porter la main sur votre fils ?

SIGISMOND.

Vous !

LOTHAIRE.

Moi, Sire ?..

THÉOBALD, à part.

Quelle inspiration l'amitié me suggère !

SIGISMOND.

Hésiteriez-vous à m'obéir ?

LOTHAIRE.

Non, Sire ; mais charger de chaînes les mains d'un guerrier,

THÉOBALD.

Sire, j'attache à votre estime un prix dont je réserve à l'avenir de vous prouver toute la valeur. Mon amitié pour Sigerio, vous dispose peut-être à me confondre parmi les traîtres qui vous environnent. Il m'importe de vous convaincre de mon dévouement à votre personne. Honorez-moi de votre confiance, chargez-moi de l'exécution de vos volontés, et vous verrez si je sais transiger avec l'honneur !

LOTHAIRE.

Quoi ! le Prince est votre ami ..

THÉOBALD.

Sigismond est mon roi !

SIGISMOND, à Lothaire.

Connétable, j'accepte ses services ; vous, donnez des ordres pour que mon conseil se rassemble cette nuit.

LOTHAIRE.

Cette nuit, Sire !

SIGISMOND.

Vous m'avez entendu... que dans deux heures il soit réuni. Les coupables y paraîtront... Suivez-moi Théobald, venez recevoir mes ordres.

(Il sort suivi de Théobald.)

SCENE XII.

LOTHAIRE, *seul.*

Fatale ambition ! personne ne pourra donc résister à tes funestes attraits ! Qui jamais eut pensé que Théobald se chargerait d'arrêter son ami !

SCENE XIII.

LOTHAIRE, SIGERIC.

SIGERIC.

Ah ! c'est vous, Connétable ; avez-vous vu Théobald ?

LOTHAIRE.

Oui, Prince ; et sa conduite à votre égard, excite mon indignation.

SIGERIC.

Qu'est-il donc arrivé ?

LOTHAIRE.

Votre liberté est menacée.

SIGERIC.

Ma liberté !

LOTHAIRE.

Votre père vient de donner l'ordre de vous arrêter, et Théobald s'est chargé de l'exécuter.

SIGERIC.

Mon père !.. Théobald !.. je ne puis concevoir... tout-à-l'heure encore Sigismond me pressait dans ses bras, et Théobald me félicitait du pardon que j'avais obtenu.

LOTHAIRE.

Croyez-en mon zèle, seigneur... fuyez... (*Plus confidentiellement.*) Et si vous avez des papiers importants dont la découverte pourrait vous compromettre, hâtez-vous de les anéantir : un instant encore, vous n'en serez plus le maître.

SIGERIC.

Quel soupçon !

LOTHAIRE.

Prince, je trahis peut-être mon devoir en vous prévenant du danger qui vous menace ; mais je m'en applaudirai, si vous suivez le seul conseil qu'il est en mon pouvoir de vous donner.

(*Il sort précipitamment.*)

SCENE XIV.

SIGERIC, *seul.*

Qu'est-il donc survenu pour motiver la crainte du Connétable et la sévérité de mon père ?.. Et c'est Théobald... non, non ; Lothaire se trompe ; il est impossible que mon ami, mon frère d'armes, se couvre d'une pareille infamie... le voici.

SCENE XV.

SIGERIC, THÉOBALD.

SIGERIC.

Eh bien, Théobald, as-tu vu mon père ?

THÉOBALD.

Oui, Prince, je l'ai laissé avec Clodovir, qui l'attendait dans son cabinet.

SIGERIC.

Que s'est-il donc passé ?.. Lothaire vient de me dire...

THÉOBALD.

Prince, tout est perdu. Ce que vous aviez confié à mon amitié, est découvert. Sigismond sait tout... votre portrait et la lettre fatale qui l'accompagnait, sont entre ses-mains.

SIGERIC.

Grand Dieu !.. ô Mathilde, mon amour t'a perdue !

THÉOBALD.

La jalousie dirige en ce moment les actions de votre père, il veut sévir contre vous... sa haine veut vous trouver coupable... Tous les soupçons qu'on s'était plu à lui inspirer contre vous, deviennent par ce dernier événement des preuves évidentes de votre culpabilité. Vouloir détourner sa colère, serait l'irriter encore !.. Il faut donner une victime à sa vengeance !.. remettez-moi la lettre que vous avez reçue de Théodoric.

SIGERIC.

Que je te confie un pareil dépôt, lorsque l'on m'assure que tu as juré à mon père une aveugle obéissance !

THÉOBALD.

Me regardez-vous encore comme votre ami ?

SIGERIC.

Cette lettre compromet mon existence !

THÉOBALD.

Je le sais : elle justifie tous les soupçons, et c'est pour cela que j'insiste... songez que la mort n'a rien d'affreux pour moi, si je parviens à vous sauver !

SIGERIC.

Me sauver !

THÉOBALD.

Vous connaissez le caractère de Sigismond, les passions diverses qui l'agitent, amènent à chaque instant une résolution nouvelle. Hâtez-vous de profiter de la confiance momentanée qu'il m'accorde, remettez-moi la lettre de Théodoric, et abandonnez-vous à cette amitié qui est trop vraie pour être jamais soupçonnée.

SIGERIC.

Mais ne peut-on anéantir...

THÉOBALD.

Gardez-vous en bien, Prince ! vous ne seriez point justifié, et vous détruiriez tout ce que je puis faire pour vous.

SIGÉRIC.

Je cède à l'ascendant que tu as sur moi, et je ne te résisterai pas davantage ! Tiens, mon ami. *Il donne la lettre de Théodoric.*

THÉOBALD.

Je me perds ! mais Sigéric est sauvé ! *(Il serre la lettre dans son sein)*

SIGÉMIC.

On vient ! .. des gardes remplissent cette galerie ! .. Clodovir est à leur tête ! .. O mon ami, les pressentimens de Lothaire s'accompliraient-ils ?

SCENE XVI.

Les Précédens, CLODOVIR, Gardes.

THÉOBALD, avec étonnement.

Vous ici, Clodovir !

CLODOVIR.

Tel est l'ordre du roi.

THÉOBALD.

Quel ordre vous a-t-il donné ?

CLODOVIR.

Celui de recevoir des mains du Prince, les papiers qu'il devait vous remettre.

THÉOBALD.

Le roi a déjà changé d'avis, et cette confiance qu'il m'avait accordée...

CLODOVIR.

Est toujours la même, puisque ma mission ne s'étend point au-delà du but que je viens d'annoncer. C'est pour remplir ce devoir que je suis en ces lieux. La présence de ces Gardes vous indique ce qu'il vous reste à faire, et qu'elle est la volonté de Sigismond.

SIGÉRIC.

Je vous entends : je ne suis plus libre ! .. mon père cesse enfin de se contraindre.

THÉOBALD, à part, pendant que Sigéric remet son épée au Connétable.

Je suis encore le maître des événemens. *(haut.)* Prince, rentrez dans votre appartement. Là, en votre présence, Clodovir procédera aux recherches qui lui sont ordonnées par son souverain... Cette formalité remplie, souvenez-vous tous, qu'on ne pourra plus approcher du prisonnier, sans la permission du monarque, ou sans la mienne. Ainsi l'a prescrit Sigismond... Venez, Prince.

SIGÉRIC.

O destin !

(Il se place entre les Gardes et Lothaire. Clodovir est en avant. Théobald ferme la marche.)

THÉOBALD.

Divine amitié ! donne-moi la force d'accomplir le dessein que j'ai conçu !
(Il suit le cortège.)

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le grand vestibule du palais. A travers les larges croisées du fond, on aperçoit les cours et au-delà la ville de Nîmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

THEODORA, CLODOVIR.

CLODOVIR.

Et quoi Théodora, toujours vos irrésolutions.

THÉODORA.

Mes irrésolutions ... vous vous trompez, Clodovir, je n'en ai plus ; je me fais horreur à moi-même. S'il faut que Sigeric expire un siècle de remords et de supplices ne suffira pas pour expier mon crime.

CLODOVIR.

Est-ce-là ce que vous m'aviez promis ?

THÉODORA.

Eh ! pouvais-je me persuader qu'un père serait assez barbare pour verser le sang de son fils ?

CLODOVIR.

Il n'est pas condamné ?

THÉODORA.

Il le sera, n'en doutez pas : et c'est à moi qu'il devra sa mort ! à moi, que les liens du sang devaient retenir, que l'amitié devait éclairer.

CLODOVIR.

Etes-vous plus coupable que Théobald, qui a trahi et livré son ami ?

THÉODORA.

Le crime d'un autre peut-il servir d'excuse à nos propres égaremens !

CLODOVIR.

Laissez agir l'ambition de Théobald : il achevera ce que nous avons commencé. Jusqu'à présent nous sommes les seuls auteurs de la perte de Sigeric et de Mathilde ; et, par une adresse qui n'appartient qu'à nous, il est impossible qu'on nous en accuse. ainsi donc notre triomphe est sans périls.

THÉODORA.

Quel triomphe, grand Dieu ! faire périr le fils par la main de son père !

CLODOVIR.

Je vois trop l'esprit qui vous anime. S'il était possible de commettre la ruine de Mathilde, sans perdre mon ennemi, les vains

remords qui vous accablent, se convertiraient bientôt en transports d'allégresse. Mais je les avais prévus ; vos incertitudes continuelles m'avaient averti du danger de lier mes intérêts aux vôtres, et j'ai dû m'en garantir.

THÉODORA.

Ah ! je reconnais trop tard la profondeur de votre politique, et je soulève avec horreur le voile qui me dérobaient la lumière ! en effet, quelle action apparente peut-on vous reprocher ? aucune ne viendra vous confondre. Et moi, dans le délire de ma haine pour Mathilde, j'en ai dit assez pour qu'on m'impute la découverte de ce fatal portrait qui va faire condamner Sigeric. J'ai servi la cause d'un ambitieux ; je me suis ôté les moyens de l'arrêter dans ses projets ; et je ne peux plus faire un pas rétrograde, sans me dénoncer moi-même à la vengeance publique !

CLODOVIR.

Puisque vous voyez si bien le danger de votre situation, pourriez-vous hésiter encore, et séparer imprudemment votre cause de la mienne ?

THÉODORA.

Sauvez Sigeric, sauvez Mathilde elle-même ! malgré ma profonde aversion pour elle, je consens qu'elle vive, si de son salut dépend celui du prince !

CLODOVIR.

Il n'est plus temps, madame : l'implacable Sigismond n'a jamais pardonné une offense ; et s'il n'a point encore fait connaître sa pensée, l'arrêt des coupables n'en est pas moins prononcé dans le fond de son cœur.

THÉODORA.

Serait-il vrai, grand Dieu !

CLODOVIR.

On vient : c'est Théobald. . . Cachez au moins le trouble qui vous agite.

THÉODORA, à elle-même.

Hélas ! comment Sigeric échapperait-il au malheur qui le menace puisqu'il est trahi par son ami ?

SCÈNE II.

THÉODORA, THEOBALD, CLODOVIR.

THEOBALD, avec amertume.

Ah ! c'est vous, Madame. . . avec le seigneur Clodovir !

CLODOVIR.

En quoi cela peut-il vous étonner ?

THEOBALD.

Vous vous trompez. Ce n'est point de la surprise, c'est un sentiment plus profond et mieux senti, que je vous témoigne.

THÉODORA.

Si l'on vous exprimait tous ceux que vous méritez ! . . .

THÉOBALD, *avec ironie.*

De quoi vous plaignez-vous ? n'ai-je pas fait ce que vous desiriez tous les deux depuis long-tems ?

THÉODORA.

Moi ? je desirais la mort de Sigéric !

CLODOVIR.

Osez-vous bien nous prêter une intention si coupable ?

THÉOBALD, *avec un air de confiance.*

Pourquoi me cacher encore votre pensée ! Convenez que je vous ai bien servi l'un et l'autre.

THÉODORA.

Trahir son ami !

THÉOBALD, *avec finesse, en souriant.*

Est-ce un crime plus odieux que celui de trahir sa souveraine ? Le Roi m'a nommé Comte du palais, j'ai voulu mériter ce titre par une action digne en apparence, de celui qui occupait avant moi ce poste honorable.

THÉODORA.

Homme affreux !

THÉOBALD.

Voilà bien les courtisans !... Fait-on ce qu'ils desirent ? Si c'est une action blâmable, ils crient au scandale ! mais en voyant renversé l'ennemi qu'ils redoutaient, ils triomphent en secret, et jouissent du fruit de votre témérité... Est-ce un acte qu'on admire ? Ils en réclament la première pensée, et se font publiquement un mérite de l'avoir conçue. C'est ainsi que toujours flottant entre la honte et l'honneur, ils évitent l'une par leur hypocrisie, et s'emparent effrontément de l'autre sans avoir couru les chances du hazard, qui peuvent rendre la conquête incertaine ; moi je pense et j'agis différemment je vais droit à mon but ; d'un coup d'œil j'en calcule la distance, j'en aperçois les dangers. Si j'échoue je n'en verse la honte sur personne, si je réussis la gloire m'en appartient à moi seul... j'ai peint d'un trait votre caractère et le mien. Les événemens prouveront qui de nous deux a plus fait pour l'honneur et pour mériter l'estime de ses semblables.

THÉODORA.

L'estime de ses semblables... et c'est vous qui la réclamez.

THÉOBALD.

Je vous forcerais, peut-être, à me rendre la vôtre.

THÉODORA.

Assassin du fils de votre roi, vous osez... ..

THÉOBALD.

Laissez ce titre aux pareils de Clodovir, je n'en suis pas digne encore.

CLODOVIR.

C'en est trop ! vous faites un jeu de me prodiguer vos outrages. Sûr de la confiance de votre souverain, vous vous croyez invulnérable dans le poste qu'il vous a donné ; et je devine à vos discours la secrète pensée qui sourit à votre âme. L'impénétrable Sigismond.

On se confie à un homme qui lui est dévoué : cet homme est sur le point de devenir un traître, et Sigéric n'est pas si près du tombeau que toute la cour et le roi lui-même se l'imaginent.

THÉODORA, à Théobald.

Se pourrait-il ? auriez-vous assez de vertu pour sauver cet infortuné ?

THÉOBALD.

Moi, madame !

CLODOVIR.

Je lis dans son âme, et je vais lui prouver que j'ai encore assez de crédit sur l'esprit de Sigismond, pour le décider à briser lui-même le fragile instrument dont il a daigné se servir... je cours trouver le roi. (*il sort.*)

THÉODORA.

Arrêtez, Clodovir !

THÉOBALD, *la retenant.*

Laissez-le, madame ; je ne crains pas ses menaces.

THÉODORA, *avec un profond épanchement.*

Votre assurance et l'effroi de Clodovir, sont naitre dans mon âme un sentiment d'espoir. Je ne veux point vous demander votre secret ; mais sauvez votre ami, seigneur ! si cet acte sublime ne détruit pas ma honte, il m'épargnera bien des remords ! (*elle sort.*)

THÉOBALD, *seul.*

Ses remords ! vertu stérile et passagère, dans un cœur égaré par la haine !... mais voici Mathilde, comment à-t-elle pu échapper à la surveillance de ses gardes ?

SCENE III.

MATHILDE, THEOBALD.

MATHILDE.

Sigismond me quitte à l'instant, il a vu ma douleur, il a paru touché de mes larmes ; et, sans m'ôter ni me donner l'espérance d'un meilleur sort, il a fait éloigner mes gardes, en étendant ma prison jusqu'aux limites de ce palais. Profitant de la liberté qu'il me laisse, je vous cherchais, seigneur ; est-il vrai que vous avez trahi l'amitié, et livré Sigéric à ses cruels persécuteurs ?

THÉOBALD.

J'ai su les tromper, pour assurer son salut.

MATHILDE.

Qu'entends-je ?

THÉOBALD.

Il est sauvé, madame !

MATHILDE.

Ne me flattez-vous pas d'un espoir trop chimérique ?

THÉOBALD.

Non, madame : si l'on peut s'en rapporter aux paroles qu'un père affligé laisse échapper dans sa douleur.

Sigismond.

F

MATHILOE.

Quelle est donc la promesse qu'il vous a faite ?

THÉOBALD.

Après bien des combats, dans lesquels j'ai vu la nature lutter dans son cœur contre les efforts de la tyrannie, Sigismond ne s'est-il pas écrié. « L'ingrat ! s'il n'était coupable que de son amour, je pourrais « lui pardonner un crime que la beauté de Mathilde rend peut-être « excusable ! mais s'entendre avec mes ennemis, vouloir m'arracher « et le sceptre et la vie ! un tel forfait peut-il rester sans châti-
ment ? » Cet épanchement de sa douleur m'a fait naître une pensée subite ; l'espérance est rentrée dans mon âme, et j'ai conçu un projet. (*il s'arrête.*)

MATHILDE.

Et ce projet ?

THÉOBALD.

Il sauvera mon ami, j'ose m'en flatter. Mais le faire connaître avant son exécution, serait l'exposer à des entraves qui pourraient compromettre le succès.

MATHILDE.

Vous refusez de me le confier. . .

THÉOBALD.

Non, madame. . . mais songez que le sort de Sigeric va dépendre de votre silence.

MATHILDE.

Ah ! parlez sans crainte, seigneur, et comptez sur moi !

THÉOBALD.

Eh bien ! apprenez que Sigeric m'a remis un billet, preuve unique et terrible de son égarement, et dont la découverte l'aurait conduit à une mort inévitable. Je pouvais l'anéantir ; mais en le détruisant, le prince n'était pas justifié aux yeux de son père. Les soupçons qui le tourmentent subsistaient toujours ; et, tôt ou tard, sa haine aurait trouvé un prétexte pour l'immoler.

MATHILDE.

Eh bien ?

THÉOBALD.

J'ai dû conserver cet écrit fatal. . .

MATHILDE.

Le conserver !

THÉOBALD.

Pour faire tomber sur un autre tout le poids du crime dont il révérait l'existence.

MATHILDE.

Quel étrange mystère !. . . quelle est donc la victime que vous dévouez ainsi au supplice ?

THÉOBALD.

Vous ne devez pas la plaindre si, grâce à mon stratagème, le prince recouvre la confiance et l'amitié de son père.

MATHILDE.

Ah! Théobald, je comprends vos discours. Il n'appartient qu'à moi de deviner le sublime dévouement que vous méditez.

THEOBALD.

La prévention du roi est telle qu'il n'est plus possible de l'apaiser sans lui montrer un coupable : je l'ai trouvé : il va bientôt le connaître, et son fils, à l'abri désormais de tous les soupçons qui planaient sur sa tête, rentrera dans tous les droits que lui ont assignés son rang et la nature.

MATHILDE.

Mais quelle nécessité de vous exposer à la mort, pour y soustraire votre ami ?

THEOBALD.

Qui vous a dit que c'était moi ?

MATHILDE.

Je ne peux me tromper sur le sentiment qui vous anime : votre vertu ne vous permettrait pas d'immoler un autre que vous-même. Ah ! si dans cet événement déplorable quelqu'un doit périr, n'est-ce pas à moi qu'il convient de quitter la vie ?

THEOBALD.

Ah ! madame ? laissez-moi achever ce que l'amitié m'inspire ! toutes mes mesures sont prises : en ce moment, peut-être, mon sort est agité dans le conseil de Sigismond. Je le vois auprès de son ministre : je vois la stupeur dont ils sont frappés tous les deux, en apprenant la nouvelle que je leur ai fait parvenir. Sigismond n'ose s'applaudir de voir son fils échappé à la mort : Clodovic s'indigne en secret d'avoir manqué sa victime. Immobiles et muets d'étonnement, ils n'osent s'interroger ; cependant l'évidence qui parle contre moi est si palpable, que Sigismond ordonne mon supplice, et rappelle son fils dans ses bras.

MATHILDE.

Quoi ! pas un moyen de salut ?

THEOBALD.

Aucun pour vous, ni même pour Sigeric, si mon secret vous échappe. Mais voici l'heure où l'on va transférer Sigeric dans cette enceinte : vous savez qu'il est confié à ma garde ; à peine me reste-t-il quelques instans à passer avec lui : souffrez, madame, avant qu'on vienne l'arracher de mes bras. . .

MATHILDE.

Je vous entends, adieu donc, ami incomparable ! mais, si le ciel me seconde, mon courage ne se bornera pas à de stériles vœux, à des larmes inutiles. (*elle sort*)

SCENE V.

THEOBALD seul, *la regardant.*

Infortunée ! tu méritais un meilleur sort, et Sigeric un autre père ! me voilà seul. je peux donc me livrer sans contrainte à

plaisir d'avoir fait une bonne action ! tout est prévu, et rien ne peut détruire l'effet de mon heureux stratagème. On amène Sigeric : arrêtons-nous de tout notre courage, et conservons assez de force pour lui cacher la vérité, en l'embrassant pour la dernière fois.

SCENE VI.

THEOBALD, SIGERIC, un Officier, Gardes.

(*Entrée lente et silencieuse. Sigeric a la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, comme un homme absorbé. La consternation est peinte sur toutes les figures. Sigeric avance en scène, sans voir personne !*)

THEOBALD, à l'Officier

Je réponds du prisonnier. (*L'officier s'éloigne et place les gardes au dehors !*)

SIGERIC, sortant de sa rêverie.

Eh bien, mon ami !.. mais puis-je encore te donner ce nom ?

THEOBALD.

Ce doute est une injure : (*Il tire des papiers de son sein en regardant autour de lui, il ajoute*) : en voici la preuve.

SIGERIC.

Mes papiers !

THEOBALD.

Soumis à l'examen le plus sévère, j'ai ordre de vous les restituer.

SIGERIC.

Je ne vois pas le billet de Théodoric.

THEOBALD.

Il pouvait vous perdre... j'ai dû le soustraire à tous les yeux... plus tard vous apprécierez mon motif.

SIGERIC, interdit.

Mais ce n'est point là ton langage ordinaire, ta franchise accoutumée. Théobald, réponds-moi sans détour : es-tu toujours fidèle à l'honneur ?

THEOBALD.

Je n'en voudrais bientôt d'autre juge que vous-même.

SIGERIC.

Tu ne me parles point de Mathilde.

THEOBALD.

Mathilde est dans ce palais. Votre père semble diriger sur vous seul toute sa vengeance.

SIGERIC.

Ah ! qu'il m'accable de sa haine, et que Mathilde soit heureuse !

THEOBALD.

Pourquoi perdre l'espoir ?.. vos cœur sont-ils donc si coupables ? écoutez-moi, Sigeric ; permettez à Théobald d'exiger de vous un serment sacré, inviolable, qui doit faire sa consolation et rendre à son âge toute la tranquillité dont elle a besoin.

SIGÉRIC.

Que me demandes-tu ?

THÉOBALD.

Mon ami, songez aux droits qu'un père a sur vous, au respect qu'il doit inspirer, même dans ses erreurs ; et jurez-moi, au nom de ce dieu qui forma cette amitié qui nous unit, de ne jamais vous révolter contre son autorité, de ne garder aucun ressentiment de sa haine ou de ses injustices. S'il ordonne votre mort, s'il la croit utile à sa politique, à l'affermissement de sa couronne, courbez avec respect votre tête devant son arrêt suprême ; et rendez-lui, sans murmurer, l'existence qu'il vous a donnée.

SIGÉRIC.

Quels accens ! . . . Oui, Théobald, je te le jure.

THÉOBALD.

Dieu des chrétiens, reçois son serment ! si jamais il avait la pensée de le violer, retrace-lui les peines que tu réserves aux parjures ; ou plutôt rappelle-lui le souvenir de son ami, de cet ami dont l'existence lui dût être consacrée toute entière ; ce souvenir lui suffira pour le retenir sur les bords de l'abîme.

SIGÉRIC.

Quelle joie soudaine anime tes regards !

THÉOBALD.

Elle est pure comme l'amitié qui lie nos deux cœurs. Vous êtes sauvé, mon prince : le dieu qui m'anime me montre dans l'avenir le destin qui vous attend. Fidèle au serment que vous venez de faire, vous serez soumis à votre père : vous régnerez après lui, et vous accomplirez les rêves de ce honneur, les maximes bienfaisantes qui furent si souvent l'objet de nos entretiens. Vos sujets vous devront leur gloire et leur prospérité ; et le nom de Théobald se mêlera quelquefois aux accens d'allégresse que vos peuples élèveront vers le ciel en bénissant leur souverain !

SIGÉRIC.

Quel langage ! . . . explique-toi, Théobald.

THÉOBALD.

Bientôt vous me comprendrez mieux.

SCENE VII.

SIGÉRIC, THEOBALD, CLODOVIR, Gardes.

CLODOVIR.

Théobald, Sigismond vous attend dans son cabinet : j'ai l'ordre de vous y conduire.

THÉOBALD.

Je vous suis (*à part.*) Mon heure est arrivée ! (*à Sigéric.*) Adieu, Prince . . . Souvenez-vous de votre serment !

SIGÉRIC.

Pourquoi cet adieu, qui semble démentir le brillant avenir que tu me préageais tout-à-l'heure ?

THÉOBALD.

Béni soit le Tout-Puissant, qui a rempli mon ame du feu sacré de l'amitié!... Adieu Sigéric! (*il se précipite dans ses bras.*)

SIGERIC.

Je ne te quitte pas.

THÉOBALD.

Ne cherchez pas à me suivre. (*avec force.*) Gardes, c'est moi qui vous ai ordonné, au nom de mon souverain, d'arrêter l'héritier du trône; c'est moi seul ou le roi, qui dois briser ses fers. Je vous défends de le laisser sortir de cette enceinte, avant que son père ne vienne lui-même le rendre à la liberté. Marchons, Clodovir! (*Ils sortent. Sigéric veut les suivre; les gardes lui ferment le passage.*)

SCÈNE VIII.

SIGERIC, *seul.*

Quel est mon étonnement! j'ai cru voir une joie céleste animer les regards de mon ami: j'ai surpris quelques larmes dans ses yeux, et ses dernières paroles me glaçaient d'épouvante! Quel est donc ce mystère? que veut-on me cacher? je suis sauvé, me dit-on... Mais Mathilde!... Est-ce elle que l'on va immoler?... Son époux serait-il assez barbare? Grand Dieu!... Et personne ne viendra me tirer de l'incertitude affreuse où je suis!

SCÈNE IX.

SIGERIC, THEODORA, Gardes.

THEODORA, *accourant.*

Ah! mon prince, apprenez...

SIGERIC, *l'interrompant avec une espèce de délire.*

Venez-vous me parler de Mathilde?

THEODORA.

Non; mais de Théobald.

SIGERIC.

Théobald!

THEODORA.

Il va porter sa tête sur un échafaud. Lothaire est chargé d'ordonner son supplice.

SIGERIC.

Son supplice!... Lui!... Mon ami, périr comme un vil criminel.

THEODORA.

Une lettre qu'il a reçue de Théodoric; plus encore, une réponse qu'il adressait aux chefs des révoltés, et qui a été surprise par les gens de Sigismond, ont mis au plus grand jour la conspiration qu'il avait médité pour la ruine de l'Etat.

SIGERIC.

Qu'ai-je entendu ! lui conspirer contre sa patrie, lui, qui tout-à-l'heure...

THÉODORA.

Je le vois, Prince, l'idée de tant de scélératesse ne peut entrer dans votre ame. Mais en paraissant devant le roi, il n'a rien désavoué; et loin de se repentir de son crime, il semblait encore s'applaudir de l'avoir conçu.

SIGERIC.

Juste ciel ! c'est la bonté qui m'éclaire. Je me rappelle l'émotion de mon ami, les larmes qu'il s'efforçait de me cacher. O comble de l'héroïsme ! et je le souffrirais ! et Théobald porterait sa tête sur l'échafaud, lorsque c'est moi !... Ah ! Théodora, courez, dites à Sigismond qu'il faut que je le voie, que je lui parle, qu'il faut...

THÉODORA.

Il vient de ce côté, Prince; vous a'lez recevoir les félicitations de vos amis et les embrassemens d'un père !

SIGERIC.

Le voici !... Dieu, tous mes sens se glacent !... La victime serait-elle immolée ?

SCÈNE X.

SIGERIC, THEODORA, SIGISMOND, CLODOVIR, *suite du roi, Gardes.*

SIGISMOND.

Tu es libre, mon fils ; je viens à la tête des grands de mon royaume réparer l'injure que je t'avais faite. Reprends cette arme dont tu as refusé de te servir contre moi. (*Il prend l'épée de Sigéric des mains d'un officier.*) Reprends-la des mains de ton père, et viens dans ses bras; qu'il te presse contre son cœur!

SIGERIC.

Ah ! mon père !... Qu'avez-vous fait de Théobald ?

SIGISMOND.

Théobald va subir la peine qu'il a méritée. (*Lui donnant une lettre.*) Tiens, lis, et juge toi-même celui qui se disait ton ami.

SIGERIC, *tremblant et hors de lui.*

Donnez, donnez mon père. (*Il prend la lettre avant de l'ouvrir, il promène des regards égarés sur toute l'assemblée; il hésite un moment à lire, et s'y décide enfin.*)

« A Théodoric

» J'ai présenté votre billet à Sigéric, et n'ai pu le décider à se

» ranger de votre parti. Il se plaint du Roi; mais il n'oublie point
 » qu'il est son père, et le chérit plus encore qu'il ne peut le haïr.
 » Subjugué par un amour malheureux dont il n'obtiendra jamais le
 » prix, il cherche la mort; mais il la veut glorieuse et utile à son
 » pays.

» Sigismond vient de m'appeler aux fonctions de comte du païs,
 » J'ai accepté cette haute dignité, dans l'intention de vous être utile,
 » et de servir votre cause : comptez sur moi.

» THÉOBALD. »

SIGISMOND.

Eh bien, mon fils ?

SIGERIC.

Et vous l'avez condamné sur cet écrit ?

SIGISMOND.

Que fallait-il de plus ?

SIGERIC.

M'appeler, m'entendre, et jusques là suspendre votre jugement. . .
 Oui, j'ai reçu un billet de Théodoric; mais ce n'est pas Théobald
 qui me l'a remis. Sa vertu, au contraire, s'est indigné de la démarche
 qu'on me proposait. Cette lettre est de sa part le plus sublime effort
 du courage! Il a voulu attirer sur lui tout l'odieux d'un crime imagi-
 naire, pour me rendre à vos yeux plus vertueux que je ne l'étais; il
 s'est sacrifié lui-même, par un excès d'amitié dont lui seul était ca-
 pable! (*étonnement général.*)

SIGISMOND.

O ciel! qu'entends-je ?

SIGERIC.

Suspendez, suspendez son supplice! (*Il saisit son épée dans les
 mains de l'officier à qui Sigismond l'avait rendu.*) Reprenez cette
 épée. . . Souillez-la du sang de votre fils! par vous j'ai tout perdu!
 par vous, le plus beau sentiment de la nature est devenu un crime
 dans mon cœur! j'adorais Mathilde; et c'est pour vous en laisser la
 possession que je voulais vous fuir! il me restait un ami, et vous
 l'avez condamné! (*accablé de douleur, il tombe sur son épée. On le
 soutient, on le traîne sur un fau-teuil. Tableau général.*)

SIGISMOND, à un officier.

Courez sur les pas de Théobald, arrêtez, s'il est en votre pou-
 voir, l'exécution de mes volontés. (*l'officier sort.*) O mon fils!
 quelle lumière affreuse tu viens de jeter dans mon ame, et quel
 avenir de malheurs tu montres à mes yeux! il serait vrai, je me serais
 abusé à ce point! . . . (*à Clodovir et à Théodora.*) Vos perfides
 conseils n'auraient eu pour but que d'exciter une haine, trop
 prompte peut être, à frapper un fils dont la douleur me rend à moi-
 même! . . . Qu'on cherche Mathilde, qu'elle vienne en ces lieux. . .
 Et vous, Clodovir, je vous défends de sortir.

SIGERIC.

Ou suis-je? . . . Théobald! . . . Théobald! . . . Réponds à la voix

de ton ami... Quel épouvantable silence!... Hélas! il est donc vrai... Je ne te verrai plus! (*Grand bruit extérieur.*)

SIGISMOND.

Quel est ce bruit ?

SCENE XI.

SIGERIC, SIGISMOND, LOTHAIRE, THÉODORA, suite,
Gardes.

LOTHAIRE.

Sire!

SIGISMOND.

Eh bien ?

LOTHAIRE.

On conduisait Théobald au lieu de son supplice ; tout-à-coup un grand tumulte fait suspendre la marche de ses gardes. Une femme éperdue se précipite au milieu de la foule : c'était Mathilde.

SIGISMOND et SIGERIC.

Mathilde!

LOTHAIRE.

Du plus loin qu'elle aperçoit la victime, elle s'écrie, en s'adressant au peuple qui l'entourne : « sauvez, sauvez cet homme vertueux, il est innocent ; il s'est accusé lui-même, il s'est dévoué pour l'épouse et le fils de votre roi ! »

SIGISMOND et SIGERIC.

Achevez !

LOTHAIRE.

A ces mots, qui excitent l'étonnement de la multitude, les uns se précipitent vers les gardes qui conduisaient Théobald, d'autres, touchés des transports de Mathilde, lui frayent un passage jusqu'aux pieds de l'échafaud ; là, elle détourne elle-même le glaive qui allait frapper l'ami de votre fils ; elle le couvre de son corps, et, rassemblant toutes ses forces, elle s'écrie de nouveau avec l'accent de la plus vive douleur : « Venez tous, venez avec moi vous jeter aux pieds de votre souverain ; lui seul a le droit de punir et de pardonner ; il verra nos pleurs, et rendra justice à l'homme le plus vertueux de son empire ! »

SIGERIC, hors de lui.

Et Théobald ?

LOTHAIRE.

Délivré de ses chaînes, il vient avec sa libératrice, escorté par le

Sigismond

G

peuple et couvert de ses bénédictions. (*Tumulte en dehors.*) Entendez-vous les accens de l'allégresse publique ?

SIGERIC.

Ah ! courons dans les bras de mon ami !

(*Il va pour sortir mais il est arrêté par la foule qui entre.*)

SCENE XII.

SIGISMOND, SIGERIC, THÉOBALD, LOTHAIRE, MATHILDE, THEODORA, *Suite du roi*, Gardes, Peuple.

(*Mathilde et Théobald entrent précipitamment, et ne sont distingués qu'au moment où la foule se déploie sur le théâtre. Sigeric va se jeter dans les bras de son ami; ils s'embrassent étroitement; Mathilde se précipite aux genoux du roi: par un mouvement spontané tout ce qui est en scène imite son exemple.*)

MATHILDE.

Sire, justice pour l'innocence ! grâce pour les coupables !

(*tableau.*)

SIGISMOND, *très-ému.*

L'une et l'autre sont déjà rendues dans le fond de mon cœur : relevez-vous, madame. (*il la relève avec affection.*)

SIGERIC.

O mon ami !

THEOBALD.

Sire, je vous ai trompé ; mais blâmez-vous un dévouement qui devait vous épargner des regrets éternels.

SIGISMOND, *après un silence.*

Le cri de la nature a retenti dans mon âme, il est plus fort que les vaines passions qui nous égarent, et ma clémence envers les coupables, que ma justice allait frapper, sera le premier garant de la profonde admiration que vous m'inspirez. Restez à ma cour, et qu'on ne parle plus de nos divisions intestines, que pour se rappeler de vos vertus et des bienfaits dont vous allez être la cause et le dispensateur.

SIGERIC.

O mon père ! (*Il se jette dans ses bras.*)

MATHILDE CI THEOBALD.

O mon roi !

SIGISMOND.

Mes projets d'alliance avec Mathilde ne seront point un obstacle à votre hymen ; je vous le prouverai en vous unissant tous deux. Mon fils, oubli pour le passé, amour pour l'avenir, reconnaissance éternelle à l'amitié qui nous guide et nous éclaire, haine et mépris pour les méchants qui nous égarent.

THEODORA.

Sire, la crainte de perdre cette haute protection dont vous m'honoriez, et à laquelle mon ambition attachait tant de prix, m'a fait commettre bien des fautes; Mathilde fut en butte à ma haine, et de perfides conseils, flattant mes sentimens secrets, ont achevé de me rendre criminelle.

SIGISMOND.

Allez loin de ces lieux, madame; quittez ce palais. Le bonheur dont je vais jouir au sein de ma famille, serait un supplice trop affreux pour vous. Gardez, assurez-vous de Clodovir... Théobald, donnez-moi la main... Et vous, Mathilde, Sigeric, venez dans les bras de votre père.

Tableau Général.

FIN.